

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input type="checkbox"/>            | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input type="checkbox"/>            | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.  |                                     |   |

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

15ME ANNÉE, No 755.—SAMEDI, 22 OCTOBRE 1898

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

Bureaux : No 42. PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

## ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme

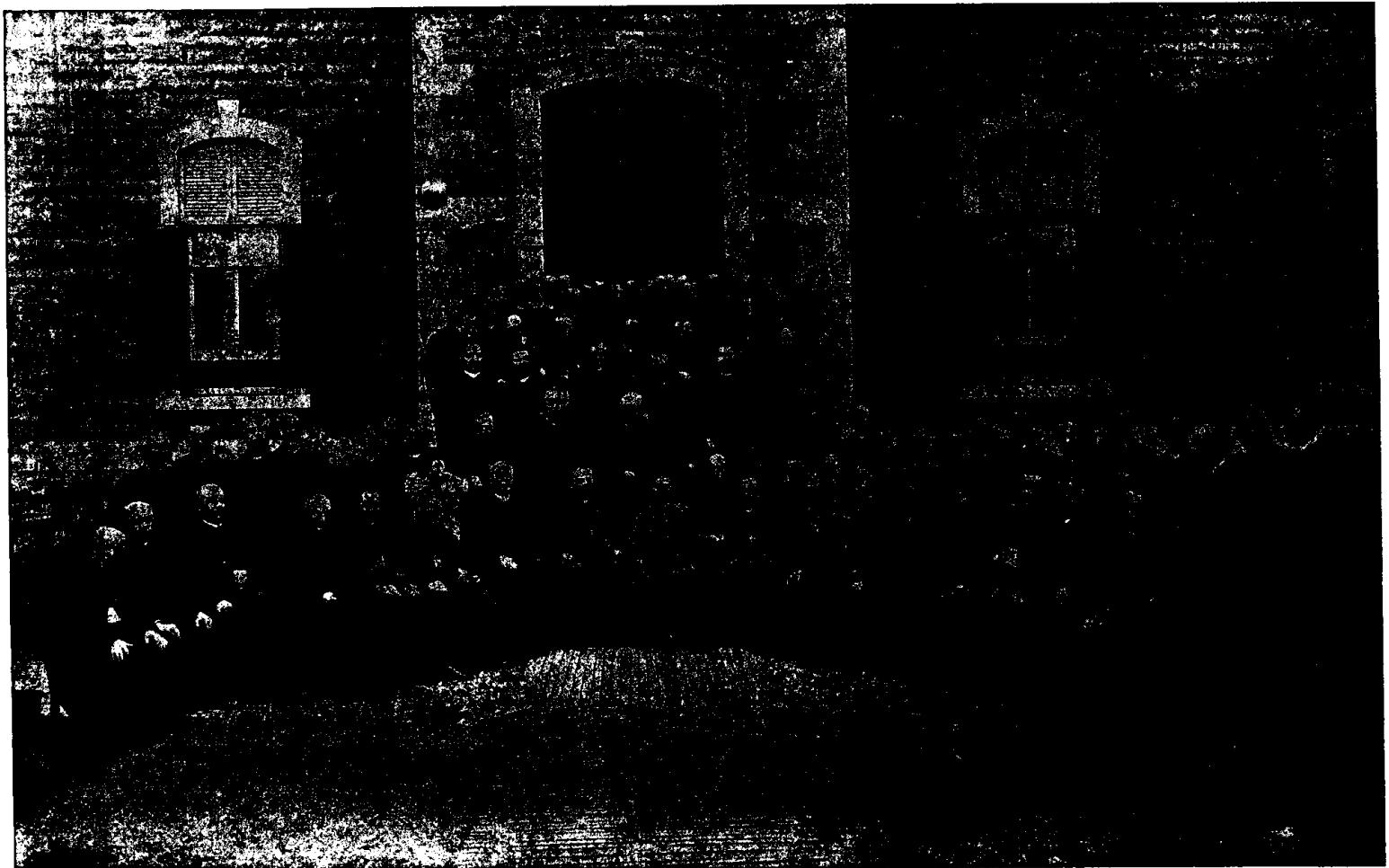


Mme A.-E. Forget



M. A.-E. Forget

LE NOUVEAU LIEUTENANT-GOUVERNEUR DES T.N.-O.



PEMBROKE.—NN. SS. les évêques et le clergé présents à l'installation de Mgr Lorrain

Photo B. Charron.

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 24 OCTOBRE 1898

## SOMMAIRE

TEXTE.—Chronique parisienne, par R. Brunet.—Poésie : Bouton de rose, par P. Ivy.—Statue de Champlain, par Canaven.—Nos gravures, par F. de Thernes.—A propos d'un livre, par L. Fréchet.—Dans les fossés de la citadelle, par P.-G. R....—Poésie : Les sapins, par A. Fermé.—Amour et patrie, par J.-G. Bourget.—Jean, par Fidelis.—Le langage des bijoux, par Astra.—Poésie : Aux nouveaux mariés, par Z. Mayrand.—Lutte pour la vie, par B. du Palais.—Astronomie, par A. Alain.—Poésie : Les dentistes, par P. Fleuriste.—Usages mondains, par Intérim.—Deux mots du docteur, par Hygia.—Dictionnaire drolatique.—Histoire naturelle, par O. R....—Légende russe, M. Krynska.—L'art culinaire.—Jeux et amusements.—Feuilleton.—Choses et autres.

GRAVURES.—Portraits du nouveau lieutenant-gouverneur du Nord-Ouest, M. A.-E. Forget et Mme Forget.—Pembroke : NN. SS. les évêques et le clergé présents à l'installation de Mgr Lorrain.—L'assassinat de l'impératrice d'Autriche : La chapelle ardente.—Les Français et les Anglais au Soudan : Portraits, carte géographique et vue de Fachoda—Sauve qui peut.—Devinette.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

## CHRONIQUE PARISIENNE

PARIS, 24 septembre 1898

On m'a adressé, dernièrement, un petit journal du Canada, me prenant assez violemment à partie. Je ne répondrai point, ni ne lui ferai aucune réclame.

"C'est énorme toute la jalousie qu'il y a entre les Canadiens", me disait récemment un confrère parisien.

Combien humainement belle, cette "Quotidienne" d'Alexandre Hepp, que le Journal publiait l'autre jour :

MATIN DU DIMANCHE

Les pèlerins de Lourdes entendent aujourd'hui une messe extraordinaire à la basilique, qui domine et possède la Ville en souveraine. Resplendissante de maçonnerie, et fine pourtant comme si elle jaillissait du treizième siècle, elle renferme deux églises superposées, reliées par un escalier intérieur, qui tourne avec des échappées sur l'horizon. Et quand on a franchi ce seuil, non, ce n'est pas comme dans les églises d'ailleurs ; tout de suite on se sent dans une solidarité exquise, dans un lien avec tous ceux qui ont passé, souffert, cherché ; on se rattache comme à une famille sans fin, on cesse d'être étranger et d'être isolé ; là, une prière ne chasse pas l'autre, la visite d'aujourd'hui n'efface pas celle d'hier : une trace demeure de tant de passages, une preuve de chacune de ces ferveurs, et ce qu'on éprouve, ainsi se renforce et profite

de tout ce qui sous ces voûtes s'est ressenti et traduit déjà.

Des épouses, des mères, des fiancées, des malades, des affligés, des inquiets, des ballottés, tour à tour sont venus à cette place, et apaisés ou raffermissés, avec l'attestation qu'en réalité ces fameuses misères que nous croyons toujours faites pour nous seuls sont un patrimoine commun, ils ont laissé celle d'un secours reçu. De grandes plaques en marbre, des inscriptions d'une sincérité authentique, avec les noms, les adresses, les dates, les causes ; et de haut en bas, et derrière la nef même où Notre-Dame paraît vivre et bouger sous le flot tendre des lumières, les murs parlent. Ce n'est plus le Mané, Thecel, Pharès, ce sont les trois mots de l'espérance, de la charité, de la foi qui semblent s'élançer de la pierre dure et flamboyer. Puis partout, en nombre infini, les cœurs de vermeil, des épauettes de laine et d'or, des épées, des fusils, des croix d'honneur, des vaisseaux avec leur mâture, des quenouilles, de pâles couronnes de fleurs d'orangers, des berceaux.

Surprenante éloquence de l'Ex-Voto. C'est le même tréfonds de toutes les vies qui se trahit là, le même rêve qui palpite, le même cri qui s'échappe. Le foyer, le champ de bataille, l'Océan, — quelle vision ! et tout tient ici ; les épouvantes et les actions de grâce, les sanglots et les joies d'un monde viennent se mêler et battre au pied de ces piliers, dans l'ombre de ces chapelles : et je ne sais point de pareille école d'égalité.

\* \*

Un drame effroyable vient de se passer dans le bureau de la rédaction du journal *La Lanterne*. Un rédacteur de ce journal ayant attaqué dans un article la vie privée de M. Paulmier, la femme de ce dernier est allée tirer sur le secrétaire de la rédaction et l'a blessé mortellement.

Certes, cette femme mérite d'être punie ; mais combien plus coupable est celui, qui, pour attaquer ou pour donner des coups, se sert de la vie privée des gens ? Des familles entières sont ainsi atteintes et qui ne le méritent pas. C'est vraiment un sale métier que celui de diffamer pour le pauvre plaisir de semer de la douleur !

L'auteur de l'article qui vient de causer un si douloureux malheur, s'excuse et se repent, malheureusement un peu trop tard :

Il est dans la vie des heures tragiques, et je ne souhaite pas à mon pire ennemi les atroces souffrances morales que j'endure.

Par ma faute, un ami est à l'hôpital, gravement blessé : il pouvait être tué et d'autres victimes encore auraient pu tomber sous les coups de Mme Paulmier exaspérée.

Et je voudrais pouvoir dire, si j'étais capable de m'exprimer dans l'affreux désarroi où je me trouve, tout ce que je sens, face à face avec ma conscience.

Or, il est inutile d'atténuer les faits. Ce fut de ma part une coupable légèreté puisque je n'avais pas réfléchi que l'on souffrirait autant de cette attaque malheureuse.

Cela, je devais le dire.

Hélas ! c'est vrai, que dix lignes écrites hâtivement peuvent porter le désespoir chez les uns, le deuil chez les autres !

C'est vrai ! Oui, c'est le malheur de notre profession — tous mes confrères me comprendront — c'est le malheur de ces labeurs de la dernière heure, de ces articles rapides comme des passes d'armes, écrits en même temps que pensés, qui veulent que l'écrivain atteigne, sans le vouloir, et souvent sans y songer, des choses qui doivent être respectées de tous...

\* \*

M. J.-A. Bernard, avocat de Montréal, après un long séjour à Paris et quelques semaines en Belgique, en Allemagne et en Italie, doit être de retour au Canada.

Le Dr Alfred McCormack est arrivé de Berlin, et il demeurera à Paris jusqu'au commencement de janvier 1899.

On nous apprend, à Paris, le mariage de notre ami le Dr Louis Gauthier, de Québec, qui fut ici, pendant plusieurs mois, le médecin en chef de la célèbre clinique du professeur Abadie.

Nous ignorons si cette nouvelle est parfaitement authentique ; mais, à tout hasard, nous adressons au Dr Gauthier nos plus vives félicitations.

\* \*

Dimanche, 25 septembre.

Hier soir, rue de Médecis, j'ai vu le fait suivant : Un homme, paraissant être assez âgé, était étendu,

sans connaissance, sur le banc de la rue. Une jolie femme passant au bras de son ami, et ayant vu le pauvre homme, lui avait fait respirer des sels. Il était revenu à lui et avait avoué n'avoir rien mangé depuis deux jours.

La Française — car c'en était une vraie ! — commanda de la soupe, au restaurant d'en face, lui en fit prendre elle-même, tranquillement, calmement, avec des petits soins infinis et admirables. Et quand le pauvre malheureux fut un peu restauré, à la foule qui les entourait, la jolie femme tendit la main en faisant appel au bon cœur de chacun, et comme si toutes les étudiantes et tous les étudiants assemblés là n'eussent eu qu'une seule âme pour acclamer la bonté et la charité, les pièces blanches tombèrent dans la jolie main gantée ; et plus de quinze francs furent comptés au pauvre misérable qui s'en alla le cœur content.

Des sergents de ville qui passaient voulurent arrêter le "vagabond." — Ah ! alors, il fallait voir avec quels accents indignés la jeune femme défendait son protégé. — "Il a un domicile, disait-elle, et je me charge d'aller le reconduire chez lui." — Etudiants et étudiantes intervinrent aussi. Et ce furent ces derniers qui allèrent reconduire, à son pauvre domicile, cette victime de la misère. En partant, il se retourna vers sa bienfaitrice et lui dit les larmes aux yeux et de tout son cœur : "Ah ! merci, madame, merci."

Ce fait est bien simple, mais ne mérite-t-il pas d'être conté ?

Chaque leçon d'humanité n'est-elle pas une page de plus ajoutée au livre de la civilisation ?

Si Paris est la cité de tous les plaisirs, il n'en est pas moins celle de toutes les charités.

\* \*

M. et Mme Paul Bourget viennent d'arriver de Grèce où ils ont reçu autant d'hommages que de fleurs et ce n'est pas peu dire.

Le roi qui avait mis un navire de guerre au service du maître-romancier, a poussé l'amabilité jusqu'à aller le reconduire dans le navire même.

Le roi de Grèce a sans doute voulu impressionner, d'une manière heureuse, le roi des psychologues ?

\* \*

Pour finir, une nouvelle à la main que je cueille dans *Le Journal* :

Sur la porte d'un cimetière de province, en grosses lettres, ces mots : "Ici, l'on n'enterre que les morts vivants dans la paroisse."

*Rodolphe Brunet*

## BOUTON DE ROSE

*Douce amitié ! compagne de ma vie  
Toi qui me suis où je porte mes pas  
J'aime souvent à mon âme ravie,  
Te rappeler avec tous tes appas.*

*Lorsque la brise aimable et bienfaisante  
S'unit au doux et caressants zéphyr,  
Je songe alors à cette heure poignante  
Où l'amitié partage nos soupirs.*

*Quand de la nuit les ténébreuses voiles  
Couvrent la terre en leur triste manteau,  
Quand au ciel blier scintillent les étoiles,  
J'aime amitié ! ton chant toujours nouveau.*

*Lorsque la vague aux rives se déroule  
Chantant à Dieu son éternel concert,  
Et que la voix du doux ruisseau qui coule  
Seule interrompt le silence au désert ;  
J'aime à redire : "Où, mon bonheur repose  
Sur l'amitié, charmant bouton de rose."*

*Paul Ivy*

## STATUE DE CHAMPLAIN

Mazette ! Pour une réflexion un peu chauvine faite la semaine dernière au sujet du monument Champlain, comme vous y allez, monsieur Ledieu. Ma parole, on dirait que vous défendez quelqu'un ou quelque chose.

En disant qu'il n'était pas nécessaire d'aller chercher au loin des artistes quand nous en avons chez nous, d'un talent éprouvé, nous ne pensions pas nous attirer vos foudres.

Ce que nous avons dit, nous le répétons et nous le soutenons : il n'était pas nécessaire d'aller si loin pour trouver quelqu'un capable de faire un monument comme celui devant lequel vous versez des larmes d'attendrissement.

Vous dites que c'est grandiose, que ce bronze est vivant. Vous dites encore que la vie est le principal caractère de l'art de la statuaire : vous parlez en maître, comme un artiste du ciseau ou du pinceau.

Du reste, votre confiance nous gagne et nous porte à faire comme vous, c'est-à-dire à donner quelques réflexions et remarques sur le monument que nous avons tout comme un autre le droit de juger. C'est aussi la seule chose qui reste à faire, à présent que le calme menace de se faire sur lui depuis l'éclatante démonstration où il est devenu propriété publique.

Votre statue de Champlain n'est pas le Champlain légendaire : c'est un mousquetaire quelconque qui salue une dame. Ce n'est pas un fondateur : un fondateur prend possession par un acte qui exprime une pensée — le vôtre ne pense pas.

Le groupe du bas n'est pas non plus d'une belle conception : c'est mal arrangé ; la ville de Québec semble très mal à l'aise et menace de tomber sur le dos, sa couronne murale va choir ; l'enfant fait l'effet d'un hors d'œuvre ; enfin, c'est mal groupé et mou comme rendu.

Nous restons rêveur en le regardant...

Heureusement pour le sculpteur que l'architecte qui l'a aidé a fait un piédestal remarquable : il sauve le tout par la belle et grande ligne qu'il a su donner à l'ensemble.

En résumé : ce monument manque de couleur locale et pourrait être érigé n'importe où et à n'importe quel homme de la période du siècle de Richelieu. Il est bien, il a des qualités : mais il a aussi les défauts que nous vous signalons.

CANAYEN

## NOS GRAVURES

MGR LORRAIN

Nous avons, aujourd'hui, la bonne fortune de donner à nos lecteurs un groupe, pris devant l'évêché de Pembroke, de Mgr Lorrain, le premier évêque de Pembroke (et non de Pontiac, comme nous l'avions dit par erreur en un autre numéro), ayant à sa droite NN. SS. Duhamel et Bruchési, archevêques ; à sa gauche NN. SS. Emard et LaRocque, évêques ; et entourés du nombreux clergé ayant pris part à l'installation de Mgr Lorrain.

Nous devons cette belle photographie à M. B. Charon, photographe à Mattawa (Ont.), et nous le remercions de nous avoir mis à même de glorifier le nouveau titulaire du siège de Pembroke.

LE NOUVEAU LIEUT.-GOUVERNEUR, M. FORGET

Nous publions aussi les portraits de Leurs Excellences M. et Mme Forget. Nos lecteurs savent que M. Amédée Forget vient d'être nommé lieutenant-gouverneur des Territoires du Nord-Ouest, poste qu'il occupera très dignement, son passé nous en est garant.

S. Exc. M. Forget est un homme aux convictions fermes ; il est inébranlable sur la question des principes, et n'a jamais courbé devant nul oppresseur. Il est foncièrement et simplement catholique. Il est juste, il est impartial, il est bon.

Madame, née Drolet, est une personne accomplie, puisqu'elle est une Drolet : nous voulons dire qu'elle

pratique les vertus inculquées dans l'aimable famille de laquelle elle vient, et au premier rang, on nous permettra — c'est notre habitude quand nous le pouvons — de placer la Charité.

Mme Forget nous pardonnera cette indiscretion : n'est-ce pas elle qui en est... coupable, puisqu'elle est si bonne ? N'est-ce pas la caractéristique de sa famille ? Nous ne voulons point blesser la modestie de notre excellent compagnon d'armes et confrère de plume, M. le Commandeur G.-A. Drolet, frère de Mme Forget : mais n'est-il pas lui aussi, coutumier du fait : être bon à tous, surtout à ceux qui souffrent ?

Nous en dirons autant de notre autre compagnon d'armes, M. L. Forget, de la Cour du Recorder, et frère du nouveau lieutenant-gouverneur.

Et s'ils ne sont pas contents de ce que nous divulguons ainsi leur noble cœur, qu'ils nous... jettent la première pierre, pour voir ! Nous les ferons rougir, en citant quelques-unes de leurs touchantes actions.

Que ces deux vraies familles Canadiennes-françaises reçoivent nos meilleures félicitations pour l'honneur qui leur est fait : le premier ministre du Canada, sir W. Laurier, s'est honoré grandement lui-même par la nomination de M. A.-E. Forget.

FRANCE ET ANGLETERRE

Nous reproduisons une belle page dans laquelle se trouve la carte du Soudan, et principalement du vaste territoire s'étendant de l'ouest de l'Abyssinie au nord de l'Etat du Congo et de l'Ouganda, dans l'Afrique plus ou moins centrale.

On sait que les Anglais prétendent être les maîtres de tout pays inconnu encore. En vain, les lois des nations reconnaissent-elles, comme le code et suivant l'ancien droit romain, le droit de possession au premier occupant : l'Angleterre, avec sa morgue et sa perfidie, rejette tous droits, ne prétend admettre aucune raison, soutient qu'elle seule peut posséder ce qui n'appartient à personne encore.

Elle use d'insolence envers toutes les nations : c'est elle, c'est sa manière d'agir, déloyale toujours, partout et en tout, qui amène cet état de l'Europe si bien défini un jour : " Les canons partent seuls ! "

Nous souhaitons à la vaillante France des ministres calmes, réfléchis, sans doute : mais fermes, tenaces, intraitables sur les questions comme celle de Fachoda. Soyez sûrs que la baleine fermera vite ses événements, quand commencera de chanter le vieux coq gaulois, ou de... le grand éléphant des monts Ourals !

Notre gravure nous donne, au bas, les célèbres officiers français plantant toujours plus loin le drapeau de la France aimée, c'est-à-dire de la civilisation par l'Evangile ; en haut, les officiers d'Albion, celle-ci apportant, dans les plis de sa robe, aux pauvres peuplades plongées dans la barbarie encore, mais ayant du moins la loi naturelle avec les notions du juste et de l'injuste, l'abrutissement par l'esclavage jusqu'à l'extinction de la race par les vices.

LA CHAPELLE ARDENTE

Nous reproduisons la chapelle adente dans laquelle fut déposée la dépouille mortelle de la malheureuse impératrice d'Autriche.

Des raisons intimes et toutes personnelles ne nous permettent point de nous appesantir sur le crime horrible qui a jeté la consternation dans tout l'empire, la douleur la plus intense dans le cœur du meilleur des hommes, du plus fidèle des époux, du plus juste des monarques de la terre. Et s'il est un spectacle qui nous émeut presque autant que celui de cette douleur infinie, c'est celui de la touchante résignation de François-Joseph.

Que Dieu daigne lui verser à flots les divines consolations ! C'est l'humble vœu d'un... étranger qui l'aime et le vénère !

F. DE THERMES.

Le bonheur sans Dieu n'est qu'un vain mot. De la dissipation, du tapage, des grossières satisfactions peut-être oui... mais du bonheur, jamais ! jamais ! jamais ! ! !

## A PROPOS D'UN LIVRE

M. Louis Fréchette, notre illustre poète canadien, se charge lui-même de présenter au public l'écrivain russe, M. H. Beniakoff, dont nous avons parlé à nos lecteurs.

Voici, d'ailleurs, la lettre de M. Louis Fréchette à ce sujet :

MONTRÉAL, 12 octobre 1898.

M. H. Beniakoff.

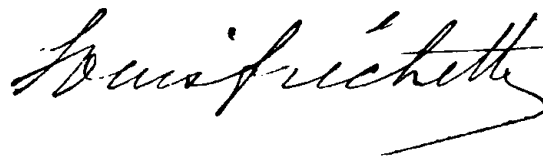
Mon cher confrère,

Vous me demandez d'écrire une préface pour le nouveau livre dont vous voulez doter notre bibliothèque canadienne. Ce n'est pas une faveur que vous me réclamez, c'est un honneur que vous me faites, je l'accepte avec reconnaissance. Merci.

Vous êtes Russe, je suis Français, nous sommes frères.

En outre, vous venez grossir la petite mais vaillante phalange qui travaille à former une littérature nationale sur ce coin de terre américaine, où notre chère France a déjà semé tant de germes civilisateurs. Je vous ai déjà lu ; je connais le mérite de la nouvelle recrue qui nous est offerte et, à ces divers titres, je suis heureux d'avoir été choisi pour vous présenter aux lecteurs de mon pays, et prier mes confrères et collaborateurs d'ouvrir leurs rangs pour faire une place aussi large que possible à un émule de votre valeur et de votre talent.

Daignez agréer, cher monsieur, l'assurance de ma très sympathique confraternité.



Nous félicitons M. Beniakoff : car son œuvre, née sous de tels auspices, ne peut que plaire et réussir.

## DANS LES FOSSÉS DE LA CITADELLE

Pendant les premières années de la domination anglaise, les exécutions capitales avaient lieu sur les *buttes à Neveu*. C'est là que la Corriveau fut pendue. Plus tard, les *Buttes à Neveu* furent supplantées par la côte à Coton. C'est même ce qui valut à cette dernière son surnom de Gallow's Hill. Le pauvre McLane fut écorché au sommet de la côte à Coton, le 21 juillet 1797. En 1804, on installa la prison dans les casernes des Artilleurs, près de la côte du Palais. Plusieurs criminels furent pendus à cet endroit. A partir de 1810, on pendit en face de la vieille prison, là où s'élève aujourd'hui le Morrin College. Depuis la construction de la prison actuelle, sur la Grande-Allée, les exécutions capitales se font à l'intérieur des murs de ce sombre édifice.

Ce qui a pu faire croire que les exécutions avaient lieu autrefois dans les fossés de la citadelle, c'est qu'on y a fusillé quelques soldats.

Le chirurgien-major Henry, dans ses *Trifles from my portfolio*, parle même de la chose avec connaissance de cause, puisqu'il a assisté à une exécution. C'est un témoin qui a vu, dirait Pascal.

" A cinq heures, nous dit-il, par une belle matinée de juin, toute la garnison de Québec fut assemblée dans les fossés de la citadelle pour assister à la triste cérémonie. Quand le moment fatal fut arrivé, le prisonnier, supporté par deux prêtres — sa tombe portée devant lui — sortit lentement de la forteresse et s'engagea dans les fossés. Il passa devant le front des troupes, pendant que la bande jouait une marche funèbre et que le peloton d'exécution prenait position. On lut au pauvre diable la sentence de la cour martiale, les prêtres lui offrirent les derniers secours de leur religion, puis il s'agenouilla sur sa tombe, à deux verges des gueules béantes d'une douzaine de carabines chargées. Les prêtres se retirèrent, le commandement " feu " fut donné, et le cadavre du soldat tomba dans le cercueil."

P.-G. R...



## LES SAPINS

*Comme un chapeau de fou, cabossé, loqueteux,  
La montagne se dresse, informe et sombre masse,  
Chimère, cauchemar, chaos sans nom, grimace  
De plans heurtés, de noirs ravins, de pics ocreux.*

*Des sapins ont pris pied sur ses flancs pentueux.  
Quel que soit le versant où le hasard les place,  
Au nord, au sud, en haut, en bas, cime ou crevasse,  
Toujours leur fût hautain monte droit vers les cieux !*

*Soyons tels. Que font les versants ou l'altitude ?  
Dédaignons le destin, qui, sans raison, doux, rude,  
Aveuglément condamne, absent, maudit, bénit.*

*Malgré le sol oblique et la pente inégale,  
Toujours, ô ma fierté, garde la verticale !  
Debout toujours, le front dressé vers le zénith !*

ALBERT FERMÉ

## AMOUR ET PATRIE

(Episode de 1837)

QUÉBEC, 15 novembre 1839.

Ma chère tante,

J'ai en vain cherché à les voir, et je n'ai pu réussir. Tous deux partiront demain pour l'exil. J'ai tout fait, je me suis jeté aux genoux du gouverneur, tout a été inutile, ils doivent partir. Le navire *Buffalo* est dans la rade et attend ses victimes. Ne m'en voulez pas si, sans vous consulter, j'ose entreprendre moi-même ce pénible voyage. J'ai passé sur le *Neptune*, qui me conduira à Sydney. N'essayez pas à changer ma résolution, elle est inébranlable, et d'ailleurs, je serai déjà bien loin lorsque vous recevrez cette lettre. Je laisse le pays presque avec bonheur, et je n'ai que deux regrets : de ne pouvoir faire ce voyage sur le même navire qu'eux, ensuite de partir sans vous voir encore une fois, mais le temps presse, il faut me résigner à ce dernier sacrifice. La pauvre Emilie ne veut pas me quitter et persiste à vouloir me suivre.

Priez Dieu, chère tante, pour mon malheureux père, pour moi et... pour lui !... Vous, du moins, savez qu'il n'est pas coupable. Soyez assuré que je saurai vous remplacer auprès de mon cher oncle. Dieu aura pitié de moi et il me protégera dans ce pénible voyage.

Le gouverneur a consenti à me laisser ma fortune, que j'emporte avec moi, pour adoucir leur captivité, en sorte qu'en arrivant ils ne manqueront de rien. Adieu, chère tante, adieu, priez pour nous.—LÉA.

Elle venait de cacheter sa lettre, lorsqu'elle entendit un bruit dans la rue.

—Emilie, s'écria-t-elle en ouvrant la fenêtre, le<sup>s</sup> voici.

Le jour allait se faire, on distinguait une foule compacte qui s'avancait vers le quai.

—Ce sont eux, dit Emilie, je reconnais M. Benoît.

Léa, penchée à la croisée, regarda le triste cortège qui s'avancait. Les prisonniers, liés deux à deux, marchaient en file sous l'escorte de quatre compagnies. MM. Benoît et Clermont marchaient les premiers. Ils allaient d'un pas ferme, et semblaient subir leur sort avec un courage héroïque. A cette vue, Léa se sentit faiblir, elle se leva en criant :

—Mon père ! mon père !

M. Benoît n'entendit pas, et il passa sans l'apercevoir. Le cortège allait finir de défilé, lorsque Emilie cria tout à coup :

—Mademoiselle, vite, le voici, M. Colson. Ah ! lui aussi est du nombre.

Léa tressaillit en l'apercevant. Elle étendit la main vers lui en signe d'adieu, et elle fondit en larmes. Albert l'aperçut et voulut s'arrêter un peu, mais les soldats le forcèrent à avancer.

Léa s'élança dans la rue suivie d'Emilie, et elle voulut aller sur le quai, mais les portes se refermèrent et les soldats la repoussant presque durement, elle revint à sa maison découragée et pleurant amèrement.

—Pauvre Albert, s'écria-t-elle, c'est pour moi, que tu subis cet exil, si au moins mon père le savait, il te bénirait au lieu de te maudire. Ah ! Grand Dieu faites du moins que j'arrive assez tôt pour qu'il lui retire sa malédiction.

## VI

## EN MER

Les prisonniers, une fois embarqués, furent enfermés dans la cale du navire. Ils restèrent ainsi pendant six jours au bout desquels on leur permit de passer quelques heures du jour sur le pont. Tous se tenaient à l'arrière et tous jetaient un triste regard d'adieu vers le pays qui fuyait derrière eux. Albert, toujours isolé, se tenait à distance. Les patriotes frémissaient de colère, rien qu'à le voir. Il faisait en sorte de toujours éviter la rencontre de M. Benoît.

Quelques jours de navigation firent comprendre à ces malheureux ce qu'ils auraient à souffrir. Nourriture mauvaise et insuffisante, des nuits passées sans sommeil, dans cette cale où l'atmosphère était méphitique, telles étaient les moindres de leurs souffrances. M. Benoît ne perdait pas courage. Toujours ferme, il dévorait en silence son chagrin, et jamais il ne se plaignait. Il sentait cependant ses forces diminuer chaque jour de plus en plus, au point que ne pouvant plus se lever, on dut le transporter à l'infirmerie.

Un soir tous les déportés contemplaient en silence le coucher du soleil. Le ciel était serein, pas le moindre vent n'agitait les vagues, qui semblaient endormies. Le navire, arrêté lui-même, semblait se prêter à l'admiration générale. Les pauvres captifs admiraient ensemble ce spectacle nouveau pour eux. Albert, comme toujours, était seul près du grand mât. Il était plus triste que d'habitude. Il allait se retirer, lorsqu'il vit M. Clermont qui venait à lui. Il tendit la main à Albert en disant :

—Tant de chagrin me touche, monsieur, pardonnez cette froideur qui a existé entre nous, je veux retrouver mon ami d'autrefois.

—Merci, monsieur, dit Albert d'une voix émue, votre action me rend presque heureux. J'ai bien souffert depuis cet instant où une terrible malédiction m'a été jetée, à moi qui ne la méritais pas.

—Pauvre Léa, dit M. Clermont, elle est bien malheureuse.

Ces dernières paroles éveillèrent en Albert tout un monde de souvenirs.

Il se rappela les jours passés à Saint-Denis, le soir où pour la première fois, il avait dit à Léa qu'il l'aimait. Il fondit en larmes en s'écriant :

—Hélas ! le bonheur n'était que là, il ne lui plus pour nous...

M. Clermont, en voyant ces larmes, lui serra de nouveau la main, en disant :

—La pauvre enfant, elle vous aime encore...

—Oui, mais son père m'a maudit, monsieur, et c'est cette terrible malédiction qui va me tuer, car je me sens affaiblir chaque jour.

—Le temps le ramènera peut-être à de meilleurs sentiments à votre égard. Il aime son enfant et il ne lui refusera rien, mais qui sait ? Elle ignore peut-être que nous sommes partis.

—Non, monsieur, elle était à Québec lorsque nous nous sommes embarqués.

—Que dites-vous ?...

—Je dis que j'ai vu Mlle Benoît dans la croisée d'une petite maisonnette, lorsque nous avons passé sur la rue Champlain...

La cloche l'interrompit, et l'heure du coucher étant arrivée, il fallut se séparer.

Le lendemain, le *Buffalo* jetait l'ancre dans la rade de Sydney. Il était sept heures, le soleil jetait une dernière lueur et semblait disparaître derrière les montagnes bleues.

Albert et M. Clermont étaient sur le pont et regardaient en silence ce pays qui devait être leur nouvelle patrie.

—Ma foi, dit M. Clermont, c'est un joli pays, voyez donc ces maisons coquettement assises à l'ombre de ces hauts arbres : je pense que je me ferai bien vite à ce pays.

—Moi aussi, dit Albert, pourvu toutefois que l'on ne nous sépare pas, et que l'on ne nous réduise pas à une espèce d'esclavage, comme on fait ordinairement aux malfaiteurs que l'on envoie ici, pour s'épargner le trouble de les pendre.

—Mais ce serait de la barbarie, car après tout, quel crime avons-nous commis ? On ne peut nous faire partager le sort des malfaiteurs.

—Nous sommes courageux, dit Albert ; quel que soit le sort qui nous soit réservé, nous saurons le supporter...

—Adieu ! dit subitement M. Clermont, voici que l'on retire les malades de l'infirmerie, il me faut aller aider mon beau-frère, si nos bourreaux me le permettent.

On mit les embarcations à l'eau, et on commanda aux malheureux prisonniers de monter leurs valises.

Albert se trouva dans la même embarcation que M. Benoît, mais il se plaça de manière à ne pas être vu de lui. Ce dernier, couché dans le fond du canot, n'était plus reconnaissable, ses traits étaient altérés, ses yeux hagards ; l'âme semblait n'attendre qu'un souffle pour s'élever. S'adressant à M. Clermont, il lui dit :

—Je me sens mourir, mon cher Louis, il me faudra quitter cette terre sans la voir, sans lui dire adieu. Pauvre enfant, pardonne cet égarement d'un instant, je me suis laissé emporter par le courant sans savoir où j'allais. Le désespoir, oui, le désespoir seul m'a conduit là...

—Ne vous laissez pas aller à ces sombres idées, dit M. Clermont ; non, vous ne mourrez pas, Dieu qui veille sur l'orphelin saura vous conserver à votre enfant, vous recouvrirez vos forces perdues et vous retournerez bientôt au pays où vous retrouverez le bonheur perdu pour un instant.

M. Benoît secoua la tête d'un air de doute, et il ne répondit pas. Quelques instants après, on arriva près du rivage. Le gouverneur était là avec quelques soldats, puis Mgr Polding, venu au devant des exilés. Dès qu'ils eurent mis pied à terre, le gouverneur ordonna de transporter les malades à l'hôpital. Quatre soldats enlevèrent M. Benoît sur un brancard.

—Où allons-nous, demanda ce dernier à M. Clermont.

—A l'hôpital, lui fut-il répondu.

—C'est donc là que je mourrai, dit M. Benoît, qui s'évanouit aussitôt.

## VII

A SYDNEY

Lorsque M. Benoît revint à lui, il tenta de se lever, mais les forces lui manquèrent et il retomba sur son lit. Il crut, un instant, qu'il rêvait. Au lieu de se trouver à l'hôpital, il lui sembla être dans une jolie petite chambre propre et bien éclairée, qu'il était couché dans un bon lit, entouré de rideaux qui lui semblèrent les mêmes qu'il avait au Canada. Il ouvrit de nouveau les yeux et il jeta un cri de surprise. Ce n'était pas un rêve, il voyait près de son lit le même fauteuil, le même prie-Dieu qu'il avait chez lui. M. Clermont était à son chevet, accompagné d'une religieuse, qui lui offrit une tasse contenant un cordial qui ramena peu à peu ses forces.

— Que veut dire tout ceci, demanda-t-il, est-ce un rêve ? Oh ! laissez-moi rêver, alors, je suis si heureux.

Puis, se tournant vers la Sœur, il lui dit :

— Hélas ! j'ai bien souffert...

— Prenez courage, monsieur, reprit la Sœur, vos souffrances sont finies, nos bons soins vous ramèneront à la santé.

— Ah ! non, ne me cachez rien, je sais que je vais mourir, et d'ailleurs, pourquoi vivrais-je ? Mieux vaut la mort qu'une aussi pénible existence.

— Il ne faut pas désespérer ainsi de la Providence, reprit doucement la sainte fille, vous reverrez sous peu votre enfant.

— Ah ! n'essayez pas de m'abuser, je ne vois que trop l'impossibilité d'un tel bonheur...

Il prononça encore quelques paroles inintelligibles, le délire s'empara de lui. Il revint peu à peu et, regardant en sa chambre, il s'écria :

— Mais que vois-je ?... Perdrais-je raison ?...

Il pâlit de nouveau, et il allait s'évanouir, lorsqu'une jeune fille se précipita vers lui en criant :

— Mon père ! mon père !...

J.-G. BOURGET.

(Lx fin au prochain numéro)

## JEAN

Affectueusement dédié à ma chère tante.

C'était un beau jour du mois de mai. L'horizon, ce matin-là, était apparu en feu et le soleil était monté, jetant partout sa clarté radieuse, sa chaleur bienfaisante. L'air était plein de vie, d'amour et de bonheur. Le brin d'herbe des champs se redressait, vigoureux, pour abriter la violette parfumée ; et les grands bras du chêne se couvraient de petites feuilles mignonnes qui, bientôt, en grandissant, jetteraient sur la terre leur ombre et leur fraîcheur.

Au seuil de toutes les portes, dans un petit village non loin d'une de nos grandes villes du Canada, de joyeux enfants prenaient leurs ébats en s'enivrant des caresses de la brise. Cinq ou six garçonnetts se faisaient surtout remarquer par leurs joyeux éclats de voix et la franche gaieté de leur rire qui s'égrenait dans l'air comme une cascade de perles.

L'un d'eux, un enfant de six ans à peine, avait de longues boucles blondes tombant sur ses épaules. Ses yeux étaient d'un bleu foncé, profonds et tristes. Il avait l'air doux, intelligent, mais rêveur. Il était fils unique d'une pauvre femme dont le mari était mort poitrinaire, alors que le chérubin n'était encore qu'au berceau.

C'était du fruit de son travail qu'elle l'avait élevé ; et si parfois elle avait voulu lui remplacer un vêtement usé, ou lui donner un jouet nouveau, les veilles avaient été plus longues et les privations plus dures. A force de tirer l'aiguille, les doigts de la pauvre veuve s'étaient fatigués et raidis ; ses yeux s'étaient affaiblis ; mais qu'importe, il grandirait, son Jean ! Et ne lui rendrait-il pas au centuple son travail et son amour ? Il était déjà si bon, son cœur si généreux, ses sentiments si nobles ! Déjà, elle le voyait un homme, entouré à son tour d'une famille, tandis qu'elle, vieille et cassée, peut-être frappée de cécité, habiterait sous son

toit, prenant avec reconnaissance le pain de l'amour filial. Et, dans ces moments de rêve, elle saisissait dans ses bras l'enfant adoré ; et c'était des caresses, des baisers jusqu'aux larmes !

Ce-matin là, elle avait hésité avant de le laisser sortir. Un vague pressentiment, une crainte irraisonnée s'étaient emparées d'elle ; mais enfin, il lui fallait bien, à lui aussi, un peu d'exercice, un peu d'air pur ; et il ne courait aucun danger, il ne s'éloignerait pas, il le lui avait promis.

Souvent, elle laissait tomber son ouvrage, et par la fenêtre entr'ouverte, elle le contemplait un instant. Leurs regards se rencontraient, et un sourire d'ineffable amour s'épanouissait sur les lèvres de la mère et du fils.

L'enfant, d'abord tranquille, s'était peu à peu égayé à la vue de ses compagnons. Il allait, venait, courait joyeusement, en secouant sa tête fine, et ses éclats de rire répétés venaient résonner aux oreilles de la vaillante femme,

Soudain, la balle lancée par un petit bras vigoureux a été bondir au loin, et la course folle commence. Jean s'élançait ; il veut arriver le premier ; il court, il vole, il va traverser la route... Mais hélas ! il n'a pas vu un lourd camion chargé de pierres qui s'avance là, tout près de lui. Jean veut retourner sur ses pas, il est renversé, il tombe, les chevaux se cabrent. Mon Dieu ! va-t-il être tué !

Un cri d'angoisse s'échappe de toutes ces jeunes poitrines ; on le voit un instant se débattre et le véhicule passe lentement...

Une large tache de sang rougit la poussière du chemin, et Jean, le blond chérubin, le fils bien-aimé, l'espérance de la veuve, git là... la tête broyée...

Pâle, comme un spectre, la pauvre mère apparaît bientôt au milieu du cercle de curieux, formé autour du petit cadavre. Elle s'agenouille, prend, dans ses tremblantes mains la tête sanglante de son fils, contemple ses beaux yeux, clos pour toujours, cette petite bouche qui jamais plus ne lui sourira, ce corps bien-aimé qu'il faudra bientôt porter dans la tombe : et sans laisser échapper une plainte, sans qu'une larme vint mouiller sa paupière, ni un sanglot soulever sa poitrine, elle porte la main à son cœur, et s'affaisse lentement...

Quand on la releva, elle était morte.

FIDELIS.

Ottawa, Octobre 1898.

Je reconnais Dieu à ses œuvres comme j'ai reconnu ma mère à ses caresses. — DE GÉRANDE.

Avant de demander une fille en mariage, étudie bien le caractère de la mère.

## LE LANGAGE DES BIJOUX

Je suis heureuse de pouvoir mettre sous vos yeux, Mesdames, une étude curieuse sur les bijoux que vous portez au hasard, sans songer, ainsi que le faisaient souvent nos aïeules, à la vertu ou à la chance qu'elles peuvent nous communiquer.

Oh ! ce n'est pas parole d'Évangile, à coup sûr, le langage des pierres précieuses ; mais c'est amusant, et si quelqu'une d'entre vous veut en savoir plus, connaît le talisman en accord avec sa nature, qu'elle écrive à Stella.

Aujourd'hui, pour varier les bals et concerts qui s'éternisent, lisez mes révélations ; je crois que d'en tenir compte ne vous sera pas nuisible :

Le DIMANCHE, jour consacré au soleil — ne vous effrayez pas de mes airs de kabale — il convient de mettre comme bijou le rubis. Cette gemme calme la colère et donne de l'audace ; elle conjure les fantômes, guérit de la peur, chasse la tristesse et préserve des maladies de foie.

Le LUNDI, jour de la lune, songez à l'émeraude, qui est la pierre de chasteté et se brise au moment d'une faute contre les mœurs. Placée sous la langue elle fait prédire, elle amasse les richesses, donne de l'esprit et conserve la mémoire. Portée en bracelet, de manière à toucher au poignet le mont de la lune, sa vertu est immanquable.

Pour le MARDI, qui doit son nom à Mars, choisissez l'améthyste. Elle garde de l'ivresse et des dangers d'empoisonnement.

Le MERCREDI, voué à Mercure mettez au petit doigt (en chiromancie le petit doigt appartient à Mercure) une bague avec une algue marine. Cette pierre transparente a la vertu de faire aimer ceux qui la portent par tous ceux qui la touchent, en leur donnant la main, ou boivent l'eau dans laquelle elle a trempé.

Le JEUDI, jour de Jupiter, il y a le choix entre la chrysolithe, qui préserve des atteintes de la goutte, rend sage, empêche les folies, et l'escarboucle, qui brille la nuit et éloigne les ennemis.

Le VENDREDI, voué à Vénus, est le jour du diamant. Cette gemme a le privilège de donner l'intuition et de se ternir au contact de la main d'un traître.

Le SAMEDI, où règne Saturne, impose la calcédoine portée au troisième doigt, qui fait réussir dans les entreprises difficiles ; elle préserve des procès et querelles et protège les voyageurs.

Il y en a pour tous les goûts n'est-ce pas ? et on s'explique que l'impératrice Solla-Paulina, si elle était tant soit peu superstitieuse, ait pu en porter sur elle pour trois millions.

ASTRA.



LA CHASSE AUX CANARDS.—SAUVE QUI PEUT !

## AUX NOUVEAUX MARIÉS

*De toute votre vie  
Voici le plus beau jour.  
Le bonheur vous convie  
Et comble votre amour.*

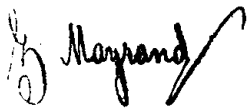
*Quand on est à votre âge  
On aime avec ardeur :  
C'est l'amour sans partage  
Le langage du cœur.*

*On rêve tout en rose,  
L'avenir est doré ;  
Jamais d'humeur morose  
Pour un couple adoré.*

*Que votre mariage  
Soit un bonheur parfait !  
Faites un doux ménage :  
C'est mon meilleur souhait.*

*En ce jour d'allégresse,  
Gravez bien vos serments ;  
Et murmurez sans cesse  
Vos tendres sentiments.*

*L'amour noble et sincère  
Rend les époux heureux :  
Il fleurit sur la terre,  
Il fleurit dans les cieux.*



## LUTTE POUR LA VIE

La scène se passe à Sorel, petite ville située au confluent de la rivière Richelieu et du fleuve Saint-Laurent.

C'est un jour de marché.

La chaleur bienfaisante, que le soleil du mois d'août prodigue à la terre, achève de mûrir les moissons et les routes des campagnes réalisent le rêve qui avait autrefois hanté l'imagination surexcitée, du juif errant dans ses interminables pérégrinations.

En face du Brunswick règne une activité qu'on ne rencontre qu'aux grandes foires. Des endroits envirognants sont accourus de nombreux cultivateurs, apportant pour les vendre les produits multiples de leurs terres en culture. Les uns, arrivés dès l'aube, ont rangé leurs voitures le long de la chaussée ; venant de paroisses plus éloignées, d'autres, afin de prendre les places encore vacantes, stimulent et de la voix et du fouet leurs chevaux harassés par les fatigues de la route parcourue.

Sur la chaussée se presse la foule des acheteurs en quête de provisions. La lie du peuple et les notables de la ville s'y coudoient. Les types les plus disparates se rencontrent. On y voit des riches et des pauvres, des vieillards portant bâton et des enfants qui mordent à belles dents dans quelque fruit, des mères de famille accompagnées de leurs rejetons, et d'humbles religieuses mandataires empressées des orphelins et fidèles soutiens des invalides, des mendiants aux traits amaigris tendant la main et des hommes de professions libérales, se prélassant pleins d'embonpoint, des maîtres arrogants et de zélés serviteurs. Tous se croisent en tous sens dans leurs marches et contremarches.

Ici, un commis à la voix nasillarde offre en vente, avec force réclame, la marchandise de son patron ; là, deux commères embarrassées de leurs lourds paniers et fortement pressées par le flot montant de la foule, se font des amabilités à coup de langue. Sous le regard attentif de la propriétaire, une jeune fille palpe une grosse pomme de chou pour s'assurer si elle a beaucoup de consistance, et promène en même temps la vue sur les objets étalés, cherchant quelque chose qui semble ne s'y point trouver. Plus loin, indiquant du doigt un panier de légumes, un jeune homme, en livrée, en demande le prix, et, sur la réponse d'un gars dont le teint hâlé par le soleil des champs contraste avec la blancheur de son col, continue ses perquisitions à la voiture voisine, tout en faisant entendre un mur-

mure de mécontentement dédaigneux. Le marchand de poisson, derrière son comptoir, muet, tourne le dos avec dépit et s'éloigne en entendant l'offre que lui fait chichement un vieux tailleur juif, pour un paquet de brochets fraîchement capturés. Celui-ci le poursuit, l'autre feint de ne le point voir.

Les maîtres charretiers et les garçons bouchers vont et viennent, gênant la circulation. Les commerçants de fruits jouent de la hachette avec tapage. Les couvercles des caisses sautent avec fracas. Les camionneurs font un train d'enfer. Un tel crie à tue-tête, un autre court, celui-ci commande, celui-là s'emporte, et, sur tout ce monde possédé par la fièvre des affaires, un bruit confus domine. En un mot, le trafic bat son plein.

A l'une des extrémités du marché, se trouve une jeune dame élégamment mise. Elle porte un délicat chapeau de paille fine et légère, comme vêtement une blouse en toile blanche. C'est sous un costume semblable que les voyageurs nous représentent les femmes des riches planteurs du Sud des Etats-Unis. Un enfant, aux boucles blondes et au fin minois, lui tient la main droite. Son bras gauche, passé dans l'anse d'un joli panier et son porte monnaie à la main, elle circule là où la foule est moins compacte. Cette jeune personne est un des plus beaux types féminins de l'aristocratie soréloise.

—Combien les asperges ? demande-t-elle.

—Six sous le paquet, madame, répond la femme d'un cultivateur, grosse paysanne à la figure rubiconde, coiffée d'un chapeau de paille aux larges bords et assise sur le siège déplacé de son chariot, qu'elle a appuyé sur deux boîtes renversées.

—Six paquets pour trente sous ?

—Vous n'y pensez pas, chère dame, elles sont si rares à cette saison.

—Au revoir ! alors, à une autre fois, dit la jeune femme en faisant mine de s'éloigner.

—Madame ! Madame ! ! c'est bien ; six pour trente sous ; c'est ma première vente, voyez-vous, exclame la commerçante, en guise de motif pour revenir sur sa décision.

Puis elle s'ébranle sur ses solides assises, place de côté son tricot auquel elle n'avait pas cessé de travailler en répondant à sa riche cliente, et se met en frais de livrer la marchandise vendue.

—Au voleur ! au voleur ! ! il m'a enlevé un quartier de veau ! ôtez-lui ! ôtez-lui ! crie d'une voix de stentor un cultivateur au torse herculéen et à la forte encolure, cherchant à poursuivre le ravisseur. Il fend la foule de ses deux bras puissants, bouscule une couple d'enfants, jette par terre le panier rempli d'œufs d'une vieille femme et écrase sous sa semelle garnie de gros clous le pied mignon d'une blonde anglaise.

A cet appel inattendu quelques hommes accourent : ce sont des bouchers, un vendeur d'huîtres, un débitant de *petite bière d'épinette* et enfin, en dernier lieu, selon l'usage, l'antique et solennel constable à qui est confiée la charge de surveiller les abords du marché. Croyant avoir affaire au voleur, ils empoignent notre homme que les figures courroucées des victimes qu'il vient de faire sur son brutal parcours semblent désigner comme le coupable.

—Au bureau de police ! à la police ! ! à la police ! ! vocifère la foule indignée.

Le prisonnier proteste de son innocence, dit se nommer Jean X..., cultivateur de son état, et demeurant en la paroisse de Sainte-Victoire, au deuxième rang. Il gesticule, saute, crie ; enfin, après bien des pourparlers et maintes explications, il parvient à faire comprendre à l'officier de la justice la méprise commise à son égard. Il lui explique avec force paroles et mille gestes appropriés qu'il pesait un *rôti* que le fils d'un de ses clients venait d'acheter, lorsqu'un gros mâtin, au poil jaune et blanc et à la gueule haveuse, saisit sournoisement parmi la viande étalée devant sa voiture un magnifique quartier de veau, et en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, s'empressa de mettre une bonne distance entre son échine et la victime de sa gourmandise.

Sur ces renseignements l'homme de police devient

conciliant. Il croit même reconnaître l'animal. Pour parfaire l'identité du voleur, il pose quelques questions au cultivateur et sur les réponses de plus en plus convaincantes de ce dernier il lui communique le nom du propriétaire.

Le jeune enfant blond de la dame aux asperges avait suivi cette scène avec attention. Pas une seule parole ne lui a échappé du dialogue échangé entre le paysan et le gardien de la paix publique.

—Maman ! maman ! dit-il à l'oreille de sa mère, c'est Bismarck, le chien de papa, qui vient de se sauver avec la viande du monsieur.

A cette révélation de son enfant, la dame ouvre précipitamment son porte-monnaie, prend un écu et le présente à la paysanne, qui n'était autre que l'épouse de l'infortuné Jean. Elle le lui avait déclaré lors du tumulte.

—Vite, vite, dit l'élégante dame, prenez le prix de vos asperges, s'il vous plaît, et remettez-moi le change, je suis pressée.

—Pas besoin d'autre chose ?

—Non, non, vous dis-je.

—Eh ! bien voici, madame, et merci bien, dit la paysanne, en lui remettant sa monnaie.

Une fois en possession de son argent, la jeune mère, emmenant brusquement son fils, disparaît dans une direction opposée.

\* \* \*

Il est trois heures de l'après-midi. Les cultivateurs ont tous vendu leurs produits. Les emplettes ordinaires sont terminées. La plupart d'entre eux ont déserté la ville.

Seul, un paysan fait antichambre dans la salle d'attente des bureaux de Maître Chouinard, un des avocats les plus en vue du district de Richelieu.

Pendant que son épouse, demeurée dans la voiture, retient les chevaux, son mari promène la vue sur les objets qui l'entourent ; mais à tout instant parlant à mi-voix, il laisse paraître un mouvement d'impatience.

Enfin, le bruit que fait quelqu'un en montant les marches de l'escalier parvient jusqu'aux oreilles de notre homme et le tire de sa rêverie. Il voit aussitôt apparaître dans la porte un monsieur, de noir vêtu, coiffé d'un chapeau à haute forme et tenant sous son bras une serviette remplie de volumineux documents. Celui-ci entre, salue légèrement, ouvre une porte latérale donnant accès dans un appartement voisin, dépose ses papiers sur un secrétaire et suspend son chapeau au crochet de la muraille.

Notre cultivateur se dit en lui-même : " C'est lui " et rappelant de vagues souvenirs, il croit reconnaître en lui un des brillants orateurs qui sont allés dans son village adresser la parole au peuple électeur lors des dernières élections générales.

—Que puis-je faire pour vous ? demande avec bonté le brillant disciple de Thémis en s'adressant à celui qui l'attendait et qui n'était autre que Jean, l'homme au quartier de veau.

—Peu de chose, monsieur, je désirerais vous consulter un instant.

—C'est bien, je suis tout à votre disposition ; veuillez passer de ce côté-ci et prendre un siège.

Maître Chouinard ferme sur eux la porte de son cabinet de travail et Jean s'assied timidement ; car, il ne faut pas oublier que c'est toujours *une affaire* pour les cultivateurs que de franchir le seuil d'un bureau d'avocat.

—Exposez-moi votre affaire.

—Voici, monsieur, en peu de mots. J'étais, ce matin, au marché, vendant de la viande et pendant que j'étais occupé, un énorme chien m'enlève un beau quartier de veau et l'emporte sans que je puisse le rejoindre. Ai-je le droit de me faire dédommager par le propriétaire du chien ?

—Sans doute, répond l'homme de loi ; le code est formel en pareil cas.

Puis ouvrant un gros volume qu'il feuillette un moment, il continue :

—Suivez bien, voici l'article de la loi qui vous donne ce droit ; c'est l'article 1055 du Code Civil, au chapitre des délits et quasi-délits :

" Art. 1055. — *Le propriétaire d'un animal est respon-*

sable du dommage que l'animal a causé, soit qu'il fût sous sa garde ou sous celle de ses domestiques, soit qu'il fût égaré ou échappé..."

C'est évident, n'est-ce pas ? Mais ce n'est pas suffisant ; permettez-moi de vous poser une question : Connaissez-vous au moins le propriétaire du chien ?

—Certainement, monsieur ; le constable du marché, qui connaissait l'animal, m'a dit quel était le nom de celui à qui il appartient et plusieurs autres personnes présentes m'ont affirmé, elles aussi, que c'était bien le chien d'un tel.

—Seriez-vous capable de faire cette preuve en justice ? autrement dit : ces personnes qui vous ont renseigné iront-elles devant les tribunaux déclarer ce fait sous la foi du serment ?

—Je le crois, monsieur.

—Alors, votre affaire est excellente.

—Ce n'est pas tout, reprend Jean, je suis encore dans un certain embarras ; ma viande n'était pas pesée, combien réclamerais-je ?

—Vous pouvez juger vous-même à peu près. D'ailleurs, cette aventure vous donne du trouble, et peut-être aussi que votre débiteur est complètement ignorant du prix courant de ce genre de denrée. Sous ces circonstances, je vous aviserai donc, sans vous conseiller d'abuser de la position, de ne pas vous faire scrupule de demander plutôt plus que moins.

Il n'en fallut pas davantage, Jean se considéra comme suffisamment renseigné. Les dernières paroles de Maître Chouinard surtout avaient touché une corde qui vibrait d'ordinaire assez facilement chez ce cultivateur, qui voulait toujours vendre ses produits pour le triple de leur valeur réelle.

—Eh ! bien, M. Chouinard, dit-il après un moment de recueillement, c'est votre chien Bismarck qui m'a joué ce mauvais tour, et je viens réclamer de vous mon dû.

Notre aviseur fit un geste de surprise en entendant cette demande, et regarda tout étonné son interlocuteur. Mais il fallait se rendre à l'évidence, cet étranger était trop bien renseigné, il savait même le nom de son chien favori.

—Combien réclamez-vous pour la perte soufferte, dit-il, enfin, résigné et laissant échapper de sa poitrine un long soupir.

Les avocats, voyez-vous, apportez-leur de l'argent, vous êtes toujours les bienvenus, ils vous reçoivent à bras ouverts ; mais s'agit-il de leur en demander, ils vous font une figure des moins rassurantes, quand encore ils ne vous mettent pas à la porte.

—C'était un si beau veau, répond le paysan Jean, devenu un peu plus à l'aise ; c'était le premier né de la paroisse, et le conférencier agricole, à sa dernière visite, m'avait même conseillé, tant il était superbe, de le garder et de l'élever pour améliorer mon troupeau.

—Assez ! assez ! vous dis-je, reprend Maître Chouinard, impatienté par cette façon toute rustique, combien vous dois-je ?

—La somme de deux piastres, monsieur, ne serait certainement pas trop considérable pour payer la juste valeur de ma propriété perdue.

—Enfin, dites-moi, cette somme sera-t-elle suffisante ?

—Ça pourra faire, reprend Jean piteusement, en dissimulant avec peine la joie intérieure qu'il ressentait en voyant son débiteur mettre la main dans son gousset.

—Prenez, dit Chouinard, en lui présentant deux billets de banque d'une piastre, et signez-moi, en retour, une quittance générale et finale de toute réclamation nouvelle de votre part au sujet de cette affaire.

Jean, tout joyeux, signe le reçu demandé et descend soigneusement son papier monnaie dans les sombres profondeurs de sa bourse, vieille relique qui se transmet de père en fils dans la famille patriarcale de Jean. Puis, après maintes salutations il prend enfin congé de Maître Chouinard.

Cette aventure eut pour effet de rendre ce dernier d'une humeur massacrante pour le reste de l'après-midi. Il se promenait de long en large dans son appartement et maugréait contre la gent agricole.

—Ces gaillards-là, disait-il, ne perdent jamais un sou : ils peuvent tondre un œuf.

Tout-à-coup, il s'arrête pensif et devenant soupçonneux il s'écrie :

—Si j'avais été trompé ?

A cette idée, il s'élance sur l'appareil du téléphone et demande la connexion du marché public. Interrogé, le constable lui affirme que l'incident est réellement arrivé.

Satisfait mais non tranquillisé, Maître Chouinard revient s'asseoir à son secrétaire et essaye de travailler ; mais sans cesse il est absorbé par la pensée que deux dollars viennent de s'envoler comme par enchantement de son gousset, et sans profit aucun pour lui ; ni pour sa famille. Il se lève et arpente de nouveau le parquet à pas précipités. Il cherche toujours un expédient ou une consolation quelconque.

—Si je demandais à mon fournisseur, se dit-il, le prix d'un beau quartier de veau ? Aussitôt conçu, aussitôt fait. Mais cette fois il apprend par le fil téléphonique que Jean, le paysan, a escompté son ignorance ou sa bonne foi pour lui soutirer quelque cinquante centins au moins en surchargeant sa marchandise volée.

A cette nouvelle, il devient pourpre de colère et profère des paroles de vengeance. Enfin, apaisé, il se dit :

—Il aura de mes nouvelles.

\* \* \*

A quelque temps de là, à la sortie de l'église après la messe du dimanche, Jean dirige ses pas dans la direction du bureau de poste pour y réclamer, selon l'usage, LE MONDE ILLUSTRÉ. On lui remet en plus, ce jour-là, une lettre qu'il s'empresse d'ouvrir et de lire. Elle est ainsi conçue :

Monsieur,

Sorel, 12 août 18..

J'ai bien l'honneur de réclamer de vous la somme de trois dollars (\$3.00) que vous me devez pour entre autres les raisons suivantes :

1. Consultation <i>in re</i> fredaine de mon chien Bismarck .....	\$2.00
2. Etude de mes auteurs, même affaire.....	1.00
Total.....	\$3.00

En me faisant parvenir ce montant sous le plus bref délai, vous vous éviterez des procédures judiciaires.

Et je me souscris,

Monsieur,  
Votre humble serviteur,  
CHOUINARD, avocat.

Jugez, lecteurs, de la stupéfaction de ce pauvre Jean en recevant pareille lettre.

—Comment ? se dit-il, ces démarches ont été occasionnées par les méfaits mêmes de sa maudite bête et il ose me demander le prix d'une semblable consultation.

Mais après plus mûre réflexion, il se souvint, hélas ! un peu tard, qu'il avait signé une renonciation à toute nouvelle demande de dommages dans cette affaire.

Désolé, il fut bien contraint de s'exécuter.

Jean paya.

Pourquoi aussi ne pas agir honnêtement en tout et partout ? pourquoi vouloir abuser de l'ignorance des gens pour augmenter notre gain ? Fermons l'oreille aux paroles de ceux qui nous conseillent de faire autrement ; car le bien mal acquis ne profite guère. Telle est la leçon, n'est-ce pas, que nous ont donnée nos mères dès notre bas âge. *Farine du diable, tôt ou tard, retourne en son.*

BENJAMIN DU PALAIS.

Pour donner aux enfants une éducation qui assure leur bonheur, même ici-bas, il faut viser un seul but, c'est celui indiqué par le catéchisme : "Connaître Dieu, l'aimer et le servir." Toute éducation qui ne fait qu'un point secondaire de la connaissance, du service et de l'amour de Jésus-Christ, fausse l'homme dans sa voie.

Arrière donc, les écoles sans Dieu.

ASTRONOMIE

UNE PLUIE D'ÉTOILES FILANTES POUR LE 27 NOVEMBRE

Les étoiles filantes sont un phénomène de tous les jours, ou mieux, de toutes les nuits ; il ne se passe pas même une soirée où l'œil humain ne voie, lorsque le ciel est dépourvu de nuages, un ou plusieurs points lumineux apparaître tout à coup à travers la voûte céleste, glisser silencieusement avec plus ou moins de rapidité, puis s'évanouir après avoir décrit une ligne de lumière, qui disparaît le plus souvent sans laisser de trace.

Souvent, un seul observateur, bien que son regard ne puisse embrasser qu'une portion limitée de l'hémisphère céleste qui surplombe son horizon, peut voir plusieurs de ces apparitions en une heure. Dans des cas exceptionnels, le nombre des étoiles filantes devient si considérable, qu'il nous est impossible de les compter, ce sont de véritables pluies d'étoiles filantes, et de pareils phénomènes ne se voient qu'à certaines époques.

Le mois de novembre, déjà fameux dans les annales astronomiques par de brillantes apparitions, a été, en 1872 et 1885, à treize ans d'intervalle, jour pour jour, le théâtre d'une pluie d'étoiles filantes qui fut grandiose, et nous pouvons prédire que le 27 et le 28 novembre 1898, nous aurons un spectacle semblable à ceux de 1872 et 1885.

Pour donner une idée de la pluie de météores de 1885, je vais reproduire ici la relation qu'en a donnée M. Deuza :

Une grande pluie de météores lumineux, jusqu'à présent inouïe dans nos contrées, a été admirée hier au soir, ici, à Moncalieri, et je suis bien sûr qu'elle doit avoir été observée aussi en beaucoup d'endroits, vu sa singulière importance.

Commencée à l'approche de la nuit, la chute des étoiles continua jusqu'à minuit, et elle aura sans doute continué même après, mais un brouillard nous empêcha de suivre plus longtemps l'observation.

Trente-trois mille quatre cents météores furent ici comptés pendant six heures et demie (depuis 6 heures jusqu'à minuit et demi), par quatre observateurs.

Cependant ce chiffre ne représente que très incomplètement la vraie affluence météorique ; car dans les premières heures du soir, et surtout dans celles du grand flux, qui fut vers 8 heures, dans quelques régions du ciel c'était une véritable pluie de feu tout à fait semblable à celle que l'on voit dans les feux d'artifice, à l'explosion des grenades ; celle-ci pourtant était continuelle et les lignes de feu tombaient presque verticalement en foule et en ondées ; plus nuancées et plus calmes. Aussi l'on ne pouvait tenir note que des plus remarquables. Dans ce temps, nos observateurs comptaient en moyenne quatre cents météores chaque minute et demie.

Toutes les admirables et gracieuses figures que nous voyions se tracer sur la voûte du ciel, lors des grandes pluies météoriques de novembre, toutes vinrent charmer nos regards. De nombreux météores aux couleurs délicates et variées, plusieurs autres suivis de longues et brillantes traînées, un grand nombre de globes d'éblouissante lumière, quelques-uns du diamètre lunaire à peu près ; des nuages transparents et luisants, qui ça et là en mille manières, se rompant dans l'atmosphère, s'ouvraient en faisceaux de rayons aux formes les plus vagues et les plus bizarres. Quelques-uns de ces nuages s'arrêtaient de temps en temps dans la voûte céleste et se montraient encore quelque temps ; il y en eut un qui partit à 6 heures 35 minutes entre Persée et le Cocher et ne se dissipa qu'à 6 heures 56 minutes, c'est-à-dire après 21 minutes.

Enfin l'aspect général du phénomène était celui d'un nuage cosmique, qui, rencontrant notre atmosphère, s'est ouvert et dissipé.

La pluie de météores du 27 novembre 1885 fut exactement comme celle de 1872 et aujourd'hui les astronomes nous assurent que cette pluie provient de la comète Biela qui s'est divisée en deux fragments en 1846.

Quelle que soit l'origine de cette pluie météorique, il n'en sera pas moins intéressant de voir le 27 ou le 28 novembre prochain, sillonner le ciel par des milliers d'étoiles et de météores.

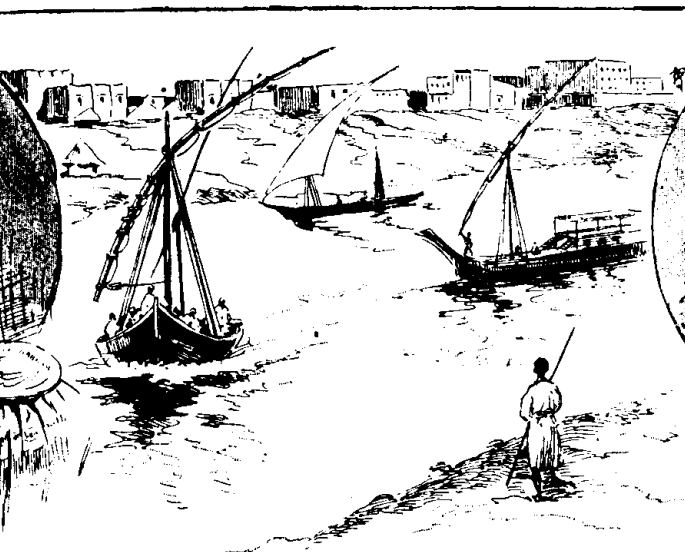


Québec, octobre 1898.





Le Commandant Mac Donald



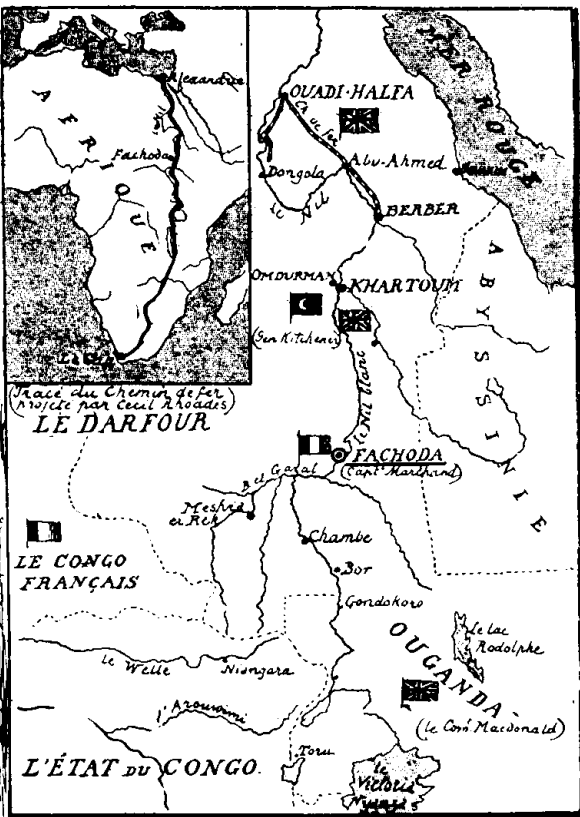
Vue de Fashoda



Le Sirdar Kitchener



Tirailleur sénégalais



Soldat Egyptien



Le Capitaine A.E.A. Baratier



Le Capitaine J.B. Marchand



Le Capitaine J.M. Gerville

LES FRANÇAIS ET LES ANGLAIS AU SOUDAN



L'ASSASSINAT DE L'IMPERATRICE D'AUTRICHE.—La chapelle ardente

## LE DENTISTE

Rappelez-vous qu'une dent trop friponne  
Pour le dentiste a toujours des attrails ;  
Mais quand, hélas ! sa main le découronne,  
De son bureau ne troublez pas la paix.

Ne fuyez pas cette chaise mignonne  
Où le docteur, parcourant les palais,  
Sans s'émouvoir vit plus d'une couronne  
De ses élans décorer les hauts faits.

Il a meurtri plus d'une grande dame  
Qui pût finir une odieuse trame  
En dépit de son art.

Et si parfois la dame, en apparence,  
Sortit de son rempart,  
Ce fut, bien sûr, l'effet d'une occurrence.

PATRIOTE FLEURISTE.

Montréal, octobre 1898.

## USAGES MONDAINS

## LE JOUR DE RÉCEPTION

On a trouvé commode de choisir un jour de la semaine pour recevoir amis ou connaissances ; cet usage est pratique, car il ne force pas à rester chez soi, en dehors du jour choisi, excepté pour les amis très intimes, qu'on reçoit sans distinction de jour. En province, on peut arriver dans un salon dès 2 heures ; à Paris, il est d'usage d'arriver un peu plus tard ; malgré cela la personne recevant devra se tenir prête immédiatement après son déjeuner, car il est de très mauvais goût de se faire attendre. La personne qui reçoit devra revêtir une robe soignée, sans cependant exhiber une toilette à effet, ce serait peut être gênant pour les personnes à recevoir. Ne pas exhiber de trop nombreux bijoux. L'appartement doit être dans un ordre parfait, et le salon ou les pièces de réception parés avec goût. Le plus de plantes ou de fleurs possible, les disposer avec art, placer les sièges d'une façon commode, laisser pénétrer le jour d'une façon discrète, poser un livre ou une revue négligemment ; ce qu'il faut éviter dans la pièce où l'on reçoit, c'est la froideur d'une pièce trop nue, trop vaste, qui n'est ouverte que ce jour-là : c'est absolument glacial pour la personne qui entre.

On peut, en évitant le luxe, si la fortune ne le permet, avoir un salon orné d'étoffes riannes ; il faut chercher à avoir un joli ensemble, par des nuances choisies, savoir harmoniser ce que l'on possède, chercher, en un mot, à ce que les personnes reçues sortent de chez vous avec une impression agréable.

L'accueil de la maîtresse de la maison doit être affable pour tous, elle doit éviter trop d'amabilités avec les personnes les plus intimes ; si elle reçoit des dames âgées, il faut leur montrer beaucoup de déférence, les placer auprès de soi autant que possible, afin de leur adresser quelques mots aimables de temps à autre.

Parler de la température, des événements du jour, en un mot, banaliser la conversation, ne jamais laisser entrer la médisance chez soi, et ne la permettre à personne ; car la ou les visiteuses s'en iraient avec une impression pénible.

Bien recevoir est chose fort difficile ; beaucoup de jeunes femmes actuellement manquent de tact ; en s'imprégnant du désir d'être agréables à chacun, elles se sortiront toujours d'embarras, elle sauront plaire, et on n'évitera pas leur jour. En parlant à chacun de ce qui l'intéresse, et en se négligeant totalement, on aura vite la réputation d'une femme aimable.

On peut offrir une tasse de thé l'hiver et des boissons glacées l'été.

A cet effet, une table devra être dressée et préparée dans un coin du salon ; s'il est trop petit, dans la salle à manger, qui autant que possible devra communiquer directement avec le salon.

Une servante devra être en permanence dans cette pièce afin de retirer les verres ou les tasses, si besoin est.

Il est de bon ton de ne pas se présenter après 6 heures dans un salon, en province surtout. A Paris, on dîne plus tard ; malgré cela, la limite généralement adoptée doit être cinq heures.—INTÉRIM.

## DEUX MOTS DU DOCTEUR

Pour les constitutions bilieuses.—Pressez le jus d'un demi citron dans un verre d'eau froide ; ajoutez-y gros comme un pois de bi-carbonate de soude (soda à manger) et buvez en effervescence. Cette recette obtient d'excellents résultats dans la migraine, ou même dans les maux de tête nerveux, si elle est employée dès le début. On peut répéter à toutes les deux heures, si besoin il y a.

Moyen de traiter l'insomnie.—Il y a nombre de remèdes recommandés pour combattre l'insomnie, qui de nos jours trouble tant de personnes. Voici ce traitement aussi simple qu'effectif et qui vaut la peine d'un essai : Prenez une serviette, trempez-la dans l'eau très froide, tordez légèrement et placez-la sur le front, les tempes et les yeux. L'effet est généralement magique et le sommeil vient au bout de vingt à trente minutes. Sinon, ou que la serviette soit devenue trop chaude, trempez-la de nouveau (on pourrait avoir à la main un bassin d'eau froide) mais en général il n'y aura pas à répéter très souvent. Plus l'eau sera froide, plus vite les nerfs agités se calmeront et plus vite viendra le sommeil.

Chaque soir en se couchant, il est bon de boire a petites gorgées une tasse d'eau très chaude, ou si l'estomac demande un peu plus, buvez plutôt, très lentement, une tasse de lait bien chaud, non bouilli, ou tout autre breuvage au choix.—Une ou deux figues mangées au coucher est aussi un remède agréable et sûr, quoique peu connu, pour combattre l'insomnie.

HYGIA.

## DICTIONNAIRE DROLATIQUE

L'amitié. — Deux cœurs qui montent à l'assaut du dévouement. — Vicomte de GOMBERT.

L'amour. — Une rose qui s'ouvre avec l'aurore que la brise du soir effeuille, laissant à l'âme son parfum et au cœur ses épines. — Mme GRANDJACQUOT.

L'électeur. — Citoyen dont on use, qu'on amuse et que l'on abuse. — M. MONNIOT.

L'éventail. — Un petit meuble qui sert à se donner des airs. — Mme ROMAND.

Avocat. — Marchand de paroles. Liquide son fonds de magasin à peu de frais ; il n'a qu'à fermer la bouche. — Mme J. BOLAND.

La famille. — Un gentil petit royaume ou souvent les sujets ont plus d'autorité que le roi. — Mme BERGER.

La critique. — L'art de dire méchamment le bien que l'on pense d'autrui. — Mme MANIFACTIER.

L'orgueilleux. — Un épi, qui plus il est vide, plus il lève la tête. — Mme F. DARMAL.

Une lettre de change. — Un engagement signé avec une plume que l'on s'arrache de l'aile. — M. THUILLEZ.

La vapeur. — Un démon qu'on enferme pour le faire travailler. — Mlle CÉCILE MALLIÉ.

## HISTOIRE NATURELLE

## L'AIGLE

L'aigle est un très grand oiseau de proie qui chasse le jour. C'est le plus courageux de tous. Son bec est recourbé dans toute sa longueur ; ce qui le distingue du faucon, dont le bec n'est crochu qu'à l'extrémité. Il y a six espèces principales d'aigles : l'aigle royal, l'orfraie ou aigle de mer, le petit aigle noir, l'aigle à queue blanche ou pygargue, le huard et le percnoptère.

Les aigles sont très forts et très féroces. Ils se nourrissent de la chair des poissons, des crabes, des tortues, des serpents, des oiseaux, tels que les pigeons, les oies, les cygnes, les poules, etc. Ils enlèvent les lièvres, les daims, les chèvres, les cerfs, les brébis ; quelquefois le berger lui-même n'est pas en sûreté, surtout si c'est un jeune enfant.



LES DÉNICHEURS D'AIGLES

Ils habitent les rochers les plus escarpés et les arbres les plus élevés. Quelquefois les bâtons dont l'aire est composée tiennent d'un côté à un rocher et de l'autre à des arbres. On a vu des aires qui avaient jusqu'à six pieds en carré ; elles sont revêtues de morceaux de peau de renard ou de lièvre, et d'autres pelleteries, pour tenir les œufs chauds.

Les chasseurs d'aigles les tuent au vol, mais leur corps n'est bon à rien, et on n'utilise que les plumes. Pour avoir un aigle vivant, il faut le prendre en bas âge, quand il ne peut encore ni voler ni se défendre.

Les chasseurs, ou plutôt les dénicheurs d'aigles, escaladent des rochers dont le seul aspect effraye l'imagination ; et quand ils sont arrivés auprès de l'aire, ils courent encore la chance assez redoutable d'être surpris par le père ou par la mère, quelquefois par les deux, qui défendent leur progénitures et la défendent d'autant mieux que la nature leur a donné des armes terribles. Ils ont, comme on dit, bec et ongles, et s'en servent avec une telle énergie que, dans ces combats prévus d'ailleurs par les chasseurs expérimentés, la victoire ne leur reste que s'ils sont en nombre suffisant pour assommer l'animal, encore ne s'en tirent-ils jamais sans blessures.

On cite de hardis montagnards qui parviennent à employer les aigles comme pourvoyeurs. Ils enchaînent

## OBÉISSANCE



Les témoins.—Allez, messieurs... Eh bien ! partez donc ?



Les adversaires.—Partons !

d'abord l'aiglon, puis ils reviennent au nid tous les jours, et s'emparent des provisions que le père y accumule. Ils trouvent ainsi quelquefois des animaux entiers, mais cette chasse est la plus dangereuse, et en somme la moins fructueuse de toutes ; et l'on ne peut l'expliquer que par le goût du péril qui, chez certains hommes, devient une véritable passion.—O. R.

LÉGENDE RUSSE

Le prince, le jeune prince aussi beau qu'un roi est mortellement blessé.

Tandis qu'il chassait au profond des bois — ô le chasseur distrait, distrait par l'unique hantise des tresses dorées, des lourdes tresses dorées de la princesse, sa femme, — il fut assailli par un méchant sanglier qui le navra de ses crocs acérés.

\* \* \*

Et le voici maintenant aussi pâle qu'une touffe de jasmains, couché sur les brocards sanglants du lit.

Du lit heureux où quelques semaines avant il avait reçu la virginale épouse, sa princesse aux tresses dorées.

Autour du lit, trois pleureuses sont debout : la mère, la sœur et l'épouse.

\* \* \*

“Courons, dit la mère, courons vite chez le magicien qui vit farouche au profond des bois.

“Lui seul pourra composer un baume qui guérisse mon beau prince, aussi beau qu'un roi.”

\* \* \*

Quand elles furent parvenues au profond des bois, le magicien ainsi leur parla :

—Je puis guérir le jeune prince, je puis vous donner un baume qui guérisse le jeune prince ; mais pour me payer cet incomparable baume, il me faut donner : toi, la mère, ton bras droit tout entier ; toi, la sœur, ta main blanche avec l'anneau du doigt, et toi, l'épouse, ta lourde tresse dorée.

\* \* \*

La mère dit : “N'est-ce que cela ?” Et elle donna son bras droit.

La sœur dit : “Prends ma main blanche avec l'anneau du doigt.”

Mais l'épouse gémit : “Hélas ! faudra-t-il me dépeuiller de ma tresse dorée ?...”

“Je ne puis en vérité donner ma tresse dorée.”

Et le magicien garda son baume.

Et le prince mourut.

\* \* \*

Or elles sont là les trois pleureuses autour du corps trépassé.

La mère pleure, soutenant la tête de son prince bien-aimé abattu comme un sapin des bois.

La sœur pleure aux pieds du prince aussi beau qu'un roi.

Et l'épouse pleure près du cœur.

Près du cœur mort qui palpita de si tendre amour pour ses tresses dorées.

\* \* \*

Et à la place où pleurait la mère — ce devint un beau fleuve aux flots immortels qui coule jusqu'à ce jour.

Où pleurait la sœur ce fut une source vive.

Mais où pleurait l'épouse — ce fut une petite mare que le premier soleil a séchée.

MARIE KRYSINSKA.

L'ART CULINAIRE

Pêches conservées. — Prenez de belles pêches à leur maturité, ôtez le noyau, pelez-les, séparez-les en dix. Posez-les une à une dans un large bocal, ou mieux dans une boîte de fer-blanc pareille à celles qu'on

emploie pour les conserves de petits pois, remplissez de sucre pilé tous les interstices, sans laisser de vide ; fermez hermétiquement le bocal, ou faites souder la boîte par un ferblantier, opération facile et peu coûteuse, donnez dix minutes d'immersion dans l'eau bouillante. Les abricots peuvent se préparer de la même manière ; mais, nous le répétons, prendre de préférence des boîtes de fer-blanc.

Canard aux navets. — Vider et trousser le canard, et le faire revenir avec du beurre dans la casserole ; une fois bien doré, passer au même beurre des navets petits et de grosseur égale : quand ils prennent couleur, ajouter une bonne cuillerée de sucre en poudre : retirer les navets peu après, faire un roux avec aromates et bouquet, y mettre le canard, ajouter les navets quand il est à demi cuit ; retourner plusieurs fois le canard qui doit achever de cuire à feu doux. Dégraisser avec soin, servir chaud. On peut, après avoir préparé le canard de la même façon, remplacer les navets par des olives ; on les épluche en rond en leur laissant leur forme, et on les ajoute à la sauce dix minutes avant de servir.

Pommes de terre fricassées. — Pelez des pommes de terre, essuyez-les, coupez-les en rouelles et mettez-les dans une casserole avec sel, poivre, une échalote ; couvrez-les d'eau dans laquelle vous aurez délayé une cuillerée à café de farine : mettez sur le feu et lorsque le tout aura bouilli quelques minutes, ajoutez un fort morceau de beurre et laissez cuire très doucement à casserole couverte pendant au moins 35 à 40 minutes. Lorsque les pommes de terre sont à point, ajoutez du persil haché très fin et quelques gouttes de vinaigre : mêlez le tout en évitant d'écraser les pommes de terre et servez.

AMUSEMENTS

THÉÂTRE FRANÇAIS

Au coquet Théâtre Français, cette semaine le drame à l'affiche est intitulé *For Fair Virginia*, un très intéressant épisode de la guerre de sécession. Cette pièce n'a jamais été donnée à Montréal, et est d'un mérite plus qu'ordinaire.

Les artistes qui interprètent cette pièce portent des noms bien connus, et sont à la hauteur du drame.

Le programme comprendra également comme toujours, quelques numéros de vaudeville intéressants.

THÉÂTRE DE SA MAJESTÉ

Les amateurs de bon théâtre attendent avec anxiété l'ouverture de la nouvelle et splendide salle de spectacle, que M. et Mme Murphy ont fait construire dans la partie ouest de Montréal, et qui portera le nom de Théâtre de Sa Majesté.

L'ouverture de ce nouveau lieu d'amusement aura lieu lundi, le 7 novembre prochain, alors qu'on nous donnera, pour la première fois à Montréal, *The Ballet Girl*, qui obtient aux Etats-Unis le plus éclatant succès. C'est l'un des plus jolis opéras que la scène américaine ait encore produits. La mise en scène, les costumes, les décors, sont élégants, riches et du dernier chic.

M. et Mme Murphy font mettre la dernière main aux décorations de leur magnifique salle.

Ce sera assurément une soirée de gala que celle qu'on nous donnera le 7 novembre, au Théâtre de Sa Majesté.

PARC SHOMER

Le succès du Parc Shomer va toujours en progressant. Un Dimanche c'est une troupe d'acrobates, tandis que le dimanche suivant nous avons une excellente troupe d'opéra burlesque, où il y en a pour tous les goûts ; soli, duos, trios, quatuors, chœurs, chansons et scènes comiques, danses variés, acrobates, etc.

Deux représentations, après-midi, 3 heures ; soir 8 heures. Le pavillon du Parc sera chauffé.

JEUX ET AMUSEMENTS

ENIGME

On a fixé ma place après saint Paul et avant saint Luc ; les femmes ne me connaissent pas, et les filles me voient double.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE NO 752

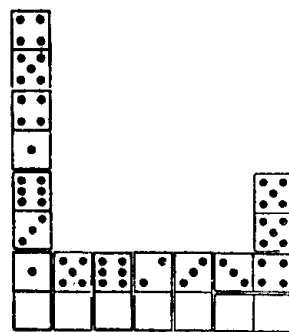
Mathématiques :

24 } côtés parallèles  
20 }  
15 } côtés non parallèles.  
13 }  
12 hauteur.  
Charade. — Fou-rage.  
Logogriphe. — Tort, or.

PROBLÈME DE DOMINOS

Il s'agit de former un carré (avec les nombres des vingt-huit dominos) dans lequel les lignes horizontales et verticales, ainsi que les deux diagonales, donnent par addition vingt-quatre points.

Voici une portion de la bordure de ce carré.

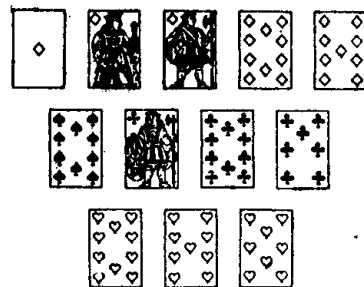


Les autres dés, convenablement disposés, fournissent la solution demandée.

JEUX DE CARTES

LE PIQUET

De la manière de faire l'écart. — Exemple :



Rubicon, dernier tour.

Le premier est en retard de 40 points, son écart est de 9 et 8 de cœur, valet et 7 de trèfle ; il laisse une carte.

La rentrée : 8 et 7 de carreau, dame et valet de cœur.

Résultat 110 contre 6 ; carte égale.

GRAVURE-DEVINETTE



On voit bien des chèvres, mais le gardien, où est-il ?

# L'ORPHELIN

PAR MME LA BARONNE DE BOUARD

(Suite)

—Eh bien ! il ne me plaît pas de m'y soumettre. Si cette enfant veut venir, qu'elle vienne sans me demander autre chose que l'oubli du passé. J'estime que je fais déjà beaucoup pour elle en l'admettant dans le cercle de la famille dont sa mère s'était volontairement exclue.

—Il serait plaisant, vraiment, que ce fût elle qui réclamât de moi des garanties d'avenir.

—Ces garanties, prononça lentement Noli Ruthwen, c'est moi qui les lui donnerai.

—Olivier !

—Ma mère, nous ne pouvons laisser seule et pauvre, au loin cette orpheline qui est de notre sang et qui n'a rien fait pour mériter cet abandon. Il serait inique. . . .

—Je ne lui refuse point l'asile de Kilmore. . . .

—Mais si vous lui en rendez impossible l'acceptation, la cruauté et l'injustice seront les mêmes. . . .

Pour la seconde fois, Gérald fit entendre son rire ironique et contenu.

—Par ma foi, voici une étrange discussion, et vous prenez grand souci, Noll, mon très cher, d'une cousine hier inconnue.

—Je n'ai jamais oublié les soins et le dévouement dont, toute jeune, ma tante Flora entoura ma douloureuse enfance. Mon apparence débile ne flattait pas mes parents comme votre belle mine, Gérald, et, sans la jeune sœur de mon père, j'eusse été souvent délaissé. L'affection qu'elle me donna, jadis, je la rendrai en protection à sa fille.

Gérald ne répondit rien, mais le regard dont il enveloppa son aîné parlait avec une suffisante éloquence.

Une fugitive rougeur empourpra le front pâle de Noll.

—Le Ciel, qui ne m'a point départi la force physique, Gérald Ruthwen, m'a donné du moins la volonté. . . et des droits.

—Pardon, ma mère. Jamais, avant ce jour, je ne les avais revendiqués. Et c'est seulement parce qu'il s'agit pour moi d'un devoir à remplir, — un devoir dont Gérald me raille, — que j'invoque les privilèges de mon titre. . . mes droits d'aîné, de chef de famille. . . car c'est moi qui suis le lord de Kilmore. Ma cousine Dally viendra vivre près de nous et sa liberté de conscience sera scrupuleusement sauvegardée. Je m'en porte garant.

Lady Augusta fixait sur l'aîné de ses petits-fils un regard empreint d'une surprise qui n'était pas sans colère.

—Était-ce bien Noll Ruthwen qui parlait ainsi d'un accent sans réplique, avec, au fond de ses yeux bleus très doux, une expression d'immuable résolution qui y mettait comme un reflet d'acier net et tranchant ? Noll qui, jusque-là, indifférent à toutes choses, volontairement effacé, l'avait toujours laissée maîtresse absolue à Kilmore-Castel, ne discutant avec elle que lorsqu'elle gâtait trop outrageusement Gérald dont elle faisait une sorte de demi-dieu, et se cantonnant le plus souvent, silencieux, absorbé, dans le domaine de l'étude et de patientes collections ?

Toutefois elle jugea inutile de contrecarrer davantage cette volonté nettement manifestée. Il n'eut pas été politique — et lady Augusta était trop habile pour commettre cette faute — de fournir à Olivier une nouvelle occasion de rappeler lui-même que la loi anglaise et les traditions de famille avaient fait de lui le maître du manoir et de la fortune immense des Ruthwen.

La comtesse n'avait que son douaire.

—Soit, dit-elle en couvrant sa retraite d'un air de dignité blessée. Vous agirez comme vous le voudrez. Vous venez de le dire : vous avez le droit de commander ici.

Noll s'inclina respectueusement.

—Ma mère, en tout ce qui ne sera pas question de devoir et de justice, — comme c'est ici le cas, — vous trouverez toujours en moi le fils le plus soumis. . . .

Lady Augusta sourit ironiquement.

—En tout ce qui ne sera pas question de devoir et de justice, répéta-t-elle. . . .

Alors vous vous érigez en juge de ma conduite. . . . C'est le monde renversé.

Le jeune lord rougit.

—À Dieu ne plaise que je m'arrose ce droit, fit-il vivement, d'un

ton de protestation. J'ai pu regretter à part moi la rigueur de votre sévérité envers ma tante Flora, dont le souvenir m'est toujours resté cher. . . .

—J'en puis parler aujourd'hui, puisque, la première, vous avez prononcé son nom ; mais jamais la pensée d'un blâme n'a effleuré mon esprit. — Ceci ne regardait que votre conscience ; ma tante vous avait offensée en se mariant contre votre gré. L'enfant innocente, elle, ne saurait porter le poids de votre ressentiment. — Et maintenant qu'elle est seule au monde, nous, ses uniques parents, nous devons à Dieu, à elle et à nous-mêmes de ne pas la repousser.

—Vous répondrez donc à votre guise à la lettre de cette religieuse d'Arcachon. — La voici. Quant à moi, je ne veux plus m'occuper de cette affaire.

Elle avait jeté la lettre sur la table, d'un air mécontent.

Noll, sans mot dire, prit le mince papier qui contenait le plaidoyer en faveur de Florence, et le glissa dans son portefeuille.

L'heure était venue de passer dans un petit salon où déjà Tom Hooper avait dû faire servir le thé.

Gérald, comme il le faisait tous les jours, offrit le bras à sa grand-mère, avec cette grâce souple et cet air de câlinerie condescendante qui, chez lui, la charmaient et seyaient si bien à son élégance hautaine.

Elle se retrouvait en lui, toute ; depuis la régularité des traits, le port de tête altier, le nonchaloir, jusqu'au moral qui en eux deux était pareil, et que se partageaient deux sentiments très exclusifs : un immense orgueil, et comme un culte de leur beauté ; un ardent désir de jouissance, de plaisir et de domination.

La cousine Ethel, qui avait assisté presque muette, mais très agitée, à cette chaude discussion, reprit quelque peu ses esprits, lorsque le passage dans un autre appartement vint y faire diversion.

—Noll, mon cher enfant, dit-elle avec sollicitude à son jeune cousin, hâtez-vous de sonner Archie si vous tenez à boire votre thé bouillant. — Il fume déjà dans les tasses, et vous savez que refroidi, il perd non seulement son arôme, mais encore ses propriétés digestives.

Mais Noll ne semblait nullement pressé de rejoindre sa grand-mère et Gérald ; la meilleure façon de prendre le thé ne le préoccupait que médiocrement, et il attendait avec patience qu'Archie Brice, le vieux valet de chambre qui le servait depuis son enfance, vint rouler son fauteuil d'une pièce à l'autre.

Il avait déployé et lisait attentivement la missive qui avait coûté tant d'essais à la collaboration de Mme Guéthary, de la Grande Mademoiselle et de la sœur Saint-Paul ; et lorsque le brave serviteur se fut approché de lui, il lui dit à brûle-pourpoint :

—Mon bon Caleb, — un surnom qu'en raison de sa fidélité il lui donnait parfois, — la fille de ma tante Flora vient habiter Kilmore-Castle.

Le vieux Brice se redressa tout saisi.

—L'enfant de notre chère petite miss Flora, murmura-t-il. . . . Mais. . . et elle ?

—L'enfant est orpheline, Archie. . . . Toute seule, si loin de nous pauvre, est-ce que cela ne fait pas pitié ? Mais elle va nous arriver, et alors. . . .

—Alors, interrompit avec une respectueuse liberté Archie Brice, dont un bon sourire illumina les traits ridés ; alors, mon cher jeune maître, nous serons au moins deux pour l'aimer.

.....

Dans le petit chalet d'Arcachon on attendait avec une impatience anxieuse la réponse de la comtesse de Kilmore.

La Grande Mademoiselle ne tenait plus en place ; elle errait comme une âme en peine de sa chambre au jardin, poussant des soupirs à faire tourner tous les moulins à vent d'alentour, chaque fois que, sur ses pas, elle rencontrait Florence, laquelle, ressaisie par l'heureuse insouciance de son âge, s'amusait paisiblement à promener sa poupée ou à faire des *pâtés* avec le sable fin des allées. Et, à l'heure de chaque courrier, un extraordinaire hasard, dont elle était seule à s'étonner, conduisait encore Mlle Sophie à la grille, au moment précis où le facteur s'appropriait à y sonner.

Mme Guéthary, pour tromper les énervements de l'attente, se dépensait avec plus de générosité que jamais au service des uns et des autres ; — l'église et les pauvres surtout bénéficiaient de cette activité qui, très vive d'ordinaire, était devenue dévorante.

Sœur Saint-Paul passait presque chaque jour embrasser la petite Flor et s'enquerrait des nouvelles qu'on pouvait avoir reçues.

Un soir, pendant que la religieuse était là, le facteur remit à Mlle d'Izor une lettre timbrée d'Angleterre dont la vue seule la fit devenir toute pâle.

Elle l'apporta à Mme Guéthary et s'affala sur une chaise, les jambes coupées, les mains tremblantes.

—Lis vite, Angélique, murmura-t-elle. C'est plus fort que moi, je ne peux pas. Est-ce assez bête d'être comme cela !

La vieille dame décacheta la lettre d'Olivier et, dès la lecture des premiers mots, la laissa retomber sur ses genoux.

Des larmes involontaires, irrésistibles, brouillaient ses yeux.

—Ils la veulent bien, fit-elle; ils promettent tout ce qu'a désiré la pauvre mère.

—Allons! ce sont de braves gens! soupira la sœur de Bon-Secours sans enthousiasme.

—Quel malheur! s'écria la Grande Mademoiselle dont l'impeccable logique semblait absolument en déroute.

Les trois femmes restèrent un instant muettes et préoccupées, très tristes. Mme Guéthary et Mlle d'Izor voyaient se dresser devant elles le fantôme de leur vieillesse solitaire et la religieuse souffrait du chagrin de ses vieilles amies.

Mais elles rappelèrent vite leur courage et secouèrent ce moment de faiblesse. Leur vie en serait-elle plus sombre parce qu'un fugitif rayon de soleil l'avait traversée pour s'évanouir ensuite?... De cette bonne action dont la récompense avait été un enchantement de quelques semaines, quelque chose comme une illusion de maternité, ne leur restait-il pas un charmant souvenir,—mieux encore,—l'affection de Florence qui promettait de ne jamais les oublier?

Cette enfant, de la présence de laquelle elles s'étaient fait une douce accoutumance, ne leur appartenait pas; sa famille l'acceptait et, pour son bonheur même, il fallait qu'elle partit.

La nécessité de ce départ admise, une question se posait d'elle-même :

—Qui conduirait Florence en Ecosse?

La Supérieure et les malades de la sœur Saint-Paul lui accordaient-ils des vacances suffisantes, et, d'ailleurs, la religieuse ne ferait-elle pas une voyageuse bien inexpérimentée?

Mlle Sophie, très casanière, avait perdu depuis longtemps l'habitude des chemins de fer; la pensée de coucher dans un hôtel l'horripilait et, à la simple perspective de mettre le pied sur le mouvant plancher d'un bateau, tous ses instincts de stabilité, bouleversés, entraient en révolte.

Mme Guéthary dit simplement :

—Je suis libre, bien portante, et ne déteste pas l'imprévu. Si vous le voulez, j'irai.

Mlle Sophie se récria d'abord. Puis elle finit par admirer le courage et l'abnégation de sa sœur.

—Cette pauvre Angélique! A quel âge se résignera-t-elle à compter pour quelque chose ses goûts, sa santé et ses fatigues?

—Cela ne viendra jamais, Mademoiselle, repartit en souriant la sœur de Bon-Secours; mais ne le regrettez pas. C'est à cet oubli d'elle-même que Mme Guéthary doit de rester si jeune de cœur et, de membres, si alerte.

Puisque Florence partait, il ne fallait guère tarder à se mettre en route. La lettre de lord Kilmore était cordiale et pressante, mais brève; elle ne donnait que peu d'éclaircissements sur les habitants de ce manoir de Kilmore où l'on attendait Flor Dally; et les vieilles amies d'Arcachon ne se trouvaient pas mieux renseignées à ce sujet que les gens de Kilmore-Castle sur l'âge de l'enfant et la vie qu'elle avait menée jusque-là.

Celle-ci fut, au premier abord, reprise d'un violent chagrin lorsqu'on lui fit part de la lettre écrite par son parent. Cette lettre ayant quelque peu tardé à venir, l'enfant, après quelques jours d'une attente craintive, petit à petit s'était rassurée et avait fini par espérer que cette famille d'Ecosse, qui l'intimidait d'avance, ne répondrait pas à la démarche tentée près d'elle.

Quand elle sut que Mme Guéthary l'accompagnerait dans son lointain voyage, il lui parut déjà moins effrayant.

L'attrait de l'inconnu reprit ses droits sur cette petite âme neuve, sur cette intelligence avide de savoir. La séparation d'avec sa vieille amie préférée lui sembla reculée indéfiniment; car son ignorance enfantine n'entrevoit qu'après un laps de temps quelle n'aurait su chiffrer par semaines ou même par mois, le but de cette migration vers un pays où, pour elle, tout était mystérieux.

Les préparatifs faits par Mlle Sophie, comme s'il se fût agi d'une expédition au pôle Nord, la confirmèrent dans cette croyance. Elle assista avec un extraordinaire intérêt, mêlé d'un vague effroi et d'une émotion qui n'était pas sans charme, à la confection de malles immenses dans les profondeurs desquelles s'engouffrèrent manteaux et fourrures en nombre suffisant pour plusieurs hivernages dans les glaces: trousseaux complets pour Mme Guéthary; et pour elle, la petite Flor, qui ne s'était jamais vue si luxueusement montée en robes et en lingerie: provisions de toilette et de bouche, comme s'il eût été question d'aller coloniser en pays absolument barbare et dénué de ressources.

Du moment qu'on s'aventurait sur la mer, assurait la Grande Mademoiselle avec un involontaire frisson qui continuait dans les veines de l'enfant, toutes les précautions étaient bonnes à prendre.

Mme Guéthary, après avoir timidement objecté que l'Ecosse n'était ni les antipodes, ni un pays de sauvages, avait fini par laisser faire sa sœur. Elle la voyait si contente de se dire qu'elle avait tout prévu et que, par ses soins, les voyageuses ne manqueraient de rien! Cette satisfaction valait bien le chiffre de l'excédent qu'allait sans doute entraîner ce formidable bagage.

Le jour du départ arriva enfin.

Mme Guéthary avait choisi un train du matin et calculé ses étapes de façon à ce que Flor pût voir en détail, d'un bout à l'autre, cette terre de France, la patrie qu'avait glorieusement servie son père et qu'elle quittait pour bien longtemps, pour toujours peut-être.

On devait coucher à Paris, y passer la matinée du lendemain et en repartir pour gagner Calais le soir.

Une deuxième nuit de repos préparerait l'enfant à la traversée, fort courte d'ailleurs, de la Manche.

Les derniers instants qui précédèrent le départ des voyageuses s'écoulèrent dans cette énervante attente préoccupée et inquiète dont les minutes oisives semblent à la fois lentes et trop brèves: trop lentes tant elles sont pénibles, trop brèves parce que, après elles, on sent venir la séparation toujours cruelle au cœur humain pour lequel son issue demeure une incertaine et douloureuse énigme... Combien y a-t-il de départ sans retour!...

Sœur Saint-Paul avait promis d'aller jusqu'à la gare afin d'épargner à Mlle d'Izor la tristesse de rentrer seule chez elle.

On avait fait demander l'omnibus d'un des hôtels voisins et, dix fois déjà, Mlle Sophie avait dépêché Julie ou Mélanie à la grille du jardin pour voir s'il ne paraissait pas.

Les deux braves filles avaient les yeux rouges de larmes, Julie, toujours soucieuse de sa dignité, les dissimulait de son mieux, mais Mélanie, sans vergogne, les essuyait à chaque instant avec le coin de son tablier.

Florence, toute prête, touchante à faire pleurer, dans ses longs vêtements noirs qui la faisaient paraître encore plus blanche et plus menue, son pâle visage voilé de crêpe, était assise silencieuse, le cœur gros, entre la Grande Mademoiselle et la sœur Saint-Paul dont elle caressait doucement les aînés de ses petits doigts gantés.

Enfin, un bruit de ferrailles et de vitres secouées, des claquements de fouet retentissants se firent entendre; l'omnibus s'arrêta devant la grille; les malles furent transportées et hissées non sans peine sur l'impériale et l'on partit.

Dans la salle d'attente de la gare la conversation entre les voyageuses et celles qui restaient se poursuivit, incohérente et heurtée; les banalités sous lesquelles chacune croyait cacher son émotion s'entre-coupaient de recommandations affectueuses et puériles, de silences lourds, de demandes et de promesses inquiètes.

—Angélique, tu me télégraphieras dès votre arrivée?

—Oui, et même à notre passage à Paris, à Calais, à Douvres, et enfin à Dumbarton; puis je t'écrirai de là-bas, longuement.—Ainsi tu n'auras pas le loisir de te tourmenter.

Mlle Sophie hocha la tête d'un air de doute.

—Comment veux-tu que je puisse être tranquille? Tu es si étourdie, si peu prudente. Je te connais, tu n'auras de sollicitude que pour Flor.—Au moins, prends bien garde quand tu descendras des trains... et pour traverser les passerelles des navires.

On eût dit une mère faisant la leçon à sa fillette évaporée; cependant ce ne fut ni avec impatience, ni avec ironie, mais avec une gratitude attendrie que scurit la bonne Angélique.

—Je serai sage, sois sans crainte. Ah! que je te recommande à mon tour de ne pas oublier tous les deux jours le bouillon de la vieille Monique, chaque soir la chopine du père Benoît. Rien qu'une à la fois, autrement, il viderait la bouteille d'un seul coup, se griserait et ferait de la misère à la Cadette.

—Bon, bon, on connaît tes manies... et les péchés mignons de tes protégés.—Rappelle-toi que Flor a la gorge délicate. Il y a des foulards dans le sac de nuit, et une capeline bien chaude.

—Il ne faudra pas que Mélanie oublie de soigner les tourterelles...

Un coup de sifflet aigu, le bruit assourdissant d'une locomotive crachant les jets bouillants de sa vapeur, celui du glissement des roues patinant sur les rails les interrompirent.

Le train venait de se former et on appelait les voyageurs.

Un attendrissement subit saisit Mlle d'Izor tandis qu'elle serrait très fort sur son cœur Mme Guéthary; aussi se hâta-t-elle de reprendre son accent bourru.

—Pouah! l'horrible poussière de houille! J'en ai plein les yeux, grommela-t-elle en saisissant ce prétexte pour se tamponner énergiquement les paupières.—Angélique, je suis sûre que tu seras fatiguée en route; toi, ou l'enfant—songerez-vous au flacon d'eau des Carmes que j'ai mis dans ta valise? Tu l'avais oublié sur ta table. Tu ne prévois jamais rien.

Les employés de la gare déjà fermaient les portières. Mme Guéthary, après une dernière pression de main, monta avec l'aide de sœur Saint-Paul dans un compartiment de seconde classe.

Mlle Sophie prit dans ses longs bras Florence, si petite et si mince qu'elle disparaissait sous leur étreinte, et l'embrassa comme jamais encore la Grande Mademoiselle n'avait embrassé personne.

# LES DEUX GOSSES

## CE QUE DURE LE BONHEUR

—Te souviens-tu, mon bon ami, de ma situation avant mon arrivée à Kerlor ? Dès les dernières années de la vie de ma bonne mère, et durant le temps où je vécus abandonnée, obligée de travailler moi-même pour subvenir à mes besoins, j'ai su ce que c'est que d'être pauvre ; j'ai entendu les plaintes touchantes, les blasphèmes affreux des exploités, de ceux qui se disent prolétaires, qui se voient traités en parias par les riches et les parvenus. J'ai vu les mères pâlisant sur leurs métiers pour recevoir, après six jours d'un labeur où elles laissent à chaque jour un lambeau de leur santé, quelques sous avec des monceaux de paroles dures, de reproches sanglants ; j'ai vu les hommes chancelant d'une journée de travaux qu'une bête n'eût pu accomplir, rentrer chez eux sans joie, leur maigre salaire empêchant la nichée de mourir de faim, mais ne suffisant pas à l'entretenir ; j'ai vu, mon cher Georges, des parents épiaut, farouches, le dernier soupir d'un petit être chétif, malheureux, n'ayant plus la force de haïler... et ces misérables, après avoir vu s'éteindre ce qui est, pour le pauvre tout autant que pour le riche, le rayon de soleil du foyer trop souvent refroidi, ces misérables, dans leur douleur, maudissaient Dieu, la société, les maîtres barbares, leur existence même !... Voilà pourquoi, vois-tu, je te prie d'être bon pour le pauvre, d'être juste, comme tu l'es d'ailleurs, envers l'ouvrier, d'avoir pitié des mères et des enfants. J'ai souffert, j'ai pleuré, j'ai eu faim : je comprends ceux qui souffrent — et, pauvre, j'avais, je te le jure, le cœur battant comme il bat aujourd'hui. J'ai vu l'ouvrier de près, puisque je fus mêlée à sa vie : il est foncièrement bon — les mauvais traitements seuls le rendent méchant, aigrissent son caractère... Je suis riche aujourd'hui : et pourtant, aujourd'hui comme alors, je suis forcée de dire que l'ouvrier n'a que trop souvent raison.

—Sois persuadée, ma bien-aimée, que je ferai tout ce que tu as si bien indiqué.

L'hôtel de M. de Saint-Hyrieix était bouleversé.

Un matin, on avait constaté la disparition de Fanfan. En vain avait-on repassé pièce par pièce de l'hôtel, on n'avait rien trouvé. Nulle trace d'effraction, pas une serrure forcée.

Carmen était dans un désespoir affreux. M. de Saint-Hyrieix avait remué tous les ministères, le préfet de police avait pris l'affaire en main lui-même, ses agents les plus adroits, stimulés par leur chef et par l'espoir d'un prompt avancement, fouillaient Paris et la banlieue, la police secrète, avec ses déguisements et sa connaissance de tous les bas-fonds, n'avait laissé nul bouge inexploré.

Tous les jours, un rapport venait à M. de Saint-Hyrieix de la préfecture de police ; le résultat était toujours le même, on ne savait rien !

Le juge d'instruction avait questionné tous les domestiques : mais ces braves gens, tout dévoués aux Kerlor, se fussent fait hacher pour eux, pour Fanfan, dont ils avaient fait leur idole.

La Crépin avait eu une crise de nerfs en apprenant la disparition de l'enfant : depuis lors, elle gardait presque constamment le lit. Une telle peine ne prouvait-elle pas son dévouement ? Qu'eût-elle pu faire de plus ?

Oh ! la misérable ! elle jouait fort bien son rôle, et Mariana devait être fière de sa complice.

La créole avait appris, par un des domestiques de l'hôtel, le crime qu'elle-même avait préparé. Elle laissa s'écouler quelques jours avant de se présenter chez ses cousins, et lorsqu'elle y vint, elle sut trouver, en son âme faite d'hypocrisie et de trahison, des paroles émuës entremêlées de consolations et de protestations de dévouement.

Saint-Hyrieix n'avait pas permis aux journaux de s'emparer de l'affaire : trop souvent, les fabricants éhontés de nouvelles à sensation ont fait manquer les coups de la police — on peut s'en assurer tout autant en Amérique qu'en Europe.

Il avait tardé aussi d'en dire un mot à son beau-frère, espérant toujours que l'enfant serait retrouvé, ne voulant pas, d'autre part, accabler Georges et Hélène.

Depuis le départ d'Hélène, les lettres étaient rares entre les deux familles, chacune étant fort absorbée par ses affaires intimes.

Mais plus le temps s'écoulait, moins Saint-Hyrieix se sentait disposé à écrire à son beau-frère. Quant à Carmen, elle était demeurée dans un tel état d'affaissement depuis le rapt qu'elle en était devenue presque inconsciente.

# BOVRIL

PRÉMUNISSEZ-VOUS CONTRE

## Le Froid, la Gelée et Les Rigueurs de l'Hiver

Renvoyez-nous cette annonce avec un timbre de 2 cents et nous vous adresserons le jeu "Whonhart's Great War Puzzle." Si vous parvenez à le résoudre, nous vous donnerons \$100.

## BOVRIL, LIMITED.

27 RUE ST-PIERRE, MONTREAL.

Elle se souvenait, la pauvre jeune femme, des recommandations de sa belle-sœur ; elle se rappelait avoir elle-même poussé à refuser la garde du petit à sa grand-mère ; elle s'était substituée à Hélène : c'était presque l'amour maternel qu'elle ressentait pour son gracieux neveu.

Et que dirait-elle maintenant à son frère quand il lui demanderait compte de son fils ?

Que pourrait-elle invoquer auprès de sa belle-sœur, qui lui crierait : "Qu'as-tu fait de mon fils ?..." et peut-être, qui la maudirait ?...

Mais elle-même, Carmen, ne se maudissait-elle pas, se reprochant amèrement son manque de surveillance ?

Qui, cependant, eût pu supposer un crime aussi abominable ? Puisque toujours, dans toute scélérate, il faut chercher celui à qui elle profite, qui donc pouvait en vouloir aux Kerlor, qui donc avait intérêt à faire disparaître cet enfant n'ayant jamais fait de mal à personne ?

Carmen ne pouvait trouver réponse à aucune de ces questions.

N'ayant jamais fait de tort à personne, Georges ayant toujours été bon pour les humbles, Hélène étant adorée des pauvres de Kerlor et de ceux de Paris, il n'était pas possible de supposer que l'enlèvement était le résultat d'une vengeance.

D'une nature trop droite et trop franche, Carmen, comme Hélène d'ailleurs, n'avait jamais prêté la moindre attention à cette foule de détails par lesquels on arrive à la conviction de l'hypocrisie ou de la trahison d'une personne de son entourage.

Elle n'avait pas remarqué les mauvais regards de la Crépin ; elle n'avait pas saisi les inflexions de voix de Mariana ; elle n'avait pas prêté attention à la gêne de la Crépin sur le point de se faire prendre en flagrant délit de l'indélicatesse la plus grave, celle qu'on ne pardonne jamais : écouter aux portes.

D'instinct, elle n'aimait pas cette femme obséquieuse, papelarde, mais elle n'avait jamais raisonné son antipathie. Tout en ne l'aimant pas, nous devons dire que jamais elle ne l'eût soupçonnée capable même de complicité dans le vol de l'enfant.

Qu'était-il devenu, le petit ?

Un puissant narcotique ne lui avait pas permis de reprendre ses sens durant son enlèvement. Le ravisseur l'avait remis à Zéphyrine qui, tout aussitôt, avait attelé sa roulotte délabrée, et s'était mise en route par la Villette, prenant ainsi la direction du nord-est au lieu de l'ouest ou du nord, où l'on avait déjà plusieurs fois vu sa voiture.

Suivant la ligne du chemin de fer de Paris à Lille, elle s'était arrêtée à Chantilly pour la première fois depuis son départ de Paris, se tenant dans la campagne durant la nuit, laissant paître son cheval sur le bord de la route, parfois le poussant, par un chemin vicinal, sur la lisière d'un champ de trèfle où l'animal reprenait un peu de forces, pour continuer, cahin-caha, sans descendre dans les villages si ce n'est pour acheter quelques provisions.

Dès que Fanfan s'était réveillé, il était demeuré tout surpris de se voir en pareil équipage. Mais quand il vit les haillons que la mégère lui avait mis ; quand il vit cette femme à la face glabre et congestionnée, à la voix d'homme, il poussa un cri déchirant et sanglotant, appela sa mère.

CHOSSES ET AUTRES

—L'Angleterre manufacture annuellement 127,000,000 paires de chaussures de toute espèce.

—Aux Philippines, pour la somme de \$25, on peut se procurer une habitation indigène avec tout son ameublement.

—Pendant les douze mois écoulés le 30 septembre dernier, les revenus des chars urbains, à Montréal, ont été de \$1,550,000.

—Les États-Unis renflouent les navires de Cervera, construisent un télégraphe et introduisent à Cuba l'instruction obligatoire.

—Il y a, en Autriche, 19,000,000 de catholiques, soit environ 70 pour cent de la population totale. C'est à peu près le nombre des catholiques allemands.

—Une nouveauté en perspective à New-York : on annonce pour la seconde quinzaine de novembre une exposition de serpents vivants où figureront toute sorte de reptiles : pythons, boas, serpents à sonnettes, moccassins, etc.

—Dans notre province il faut faire presque tous les travaux de préparation du sol avant l'hiver. Au printemps, le temps fait presque toujours défaut, et alors, ayant tout à la fois, on fait tout à moitié, et puis on se plaint de n'avoir que des demi-récoltes.

—Le printemps dernier la mode était aux chapeaux très élevés par derrière et baissant beaucoup sur le devant. Cet automne la mode, qui aime assez à se contredire, a décidé de prendre le genre inverse. Les chapeaux d'automne à Paris, Londres et Vienne sont très relevés par devant, dégageant bien la figure. Avec ce genre de chapeau la mode revient évidemment à la coiffure très ébouriffée.

—Voici comment la question du mouvement perpétuel vient d'être réglée par un philosophe de New-York : Les guenilles font le papier. Le papier fait l'argent. L'argent produit les banques. Les banques font les emprunts. Les emprunts causent la pauvreté. La pauvreté ramène les guenilles. Les guenilles font... et l'on recommence jusqu'à perpétuité.

—Le Klondyke engloutira et a déjà englouti des millions de dollars et des milliers de vies ; 50,000 personnes au moins sont parties cette année pour le Klondyke. En estimant à \$250 le prix du voyage et à \$350 celui de l'équipement nous sommes dans un minimum raisonnable. Cela fait donc \$30,000,000 dépensés pour aller au Klondyke.

Jusqu'à présent les champs d'or n'ont rendu que \$60,000,000 d'or !!

LA RECETTE LA PLUS SIMPLE

Le Baume Rhumal suffit pour avoir raison des gros rhumes, et en général des affections si pénibles des voies respiratoires.

—Un jeune prêtre, sur le point de partir pour les missions du Congo, célébrait la Sainte Messe à Weltern (Belgique), quand, au moment de l'élevation, une étoile se détacha de la voûte de l'église et lui tomba sur la tête. Le prêtre s'affaissa sans pousser un cri ; un instant après, il mourait dans la sacristie. Il avait accompli un voyage plus lointain que celui qu'il avait projeté pour y chercher peut-être le martyr. Les portes du ciel sont toujours très proches — quelle heureuse surprise de se réveiller riche, au milieu d'un concert merveilleux, en face d'un spectacle que l'œil n'a jamais vu — et d'entendre le Sauveur dire : Je t'ai aimé.....

CE N'EST PAS SANS RAISON

Que tout le monde emploie le Baume Rhumal contre les affections de la gorge et des poumons. C'est le seul remède qui soulage vite et guérit sûrement.

Mme F. DUBE

Etait toujours étourdie et souffrait terriblement. —Aucun Médecin, aucun Remède n'avaient pu même la soulager

Seules les Pilules Rouges du Dr Coderre, le grand Remède pour les Maladies des Femmes l'ont Guérie en peu de temps

Une femme, une jeune fille a des devoirs sacrés à remplir vis-à-vis de sa conscience, d'elle-même et de sa famille. Une santé délicate et chancelante nuit invariablement à l'accomplissement de ses devoirs. Le beau mal et toutes ces pénibles et douloureuses maladies qui torturent tant de femmes peuvent être guéries par les Pilules Rouges du Dr Coderre. Elles font du sang riche et pur, elles ramènent les couleurs sur les lèvres pâles, fortifient et vivifient chaque organe du corps. C'est un remède honnête et sûr, prenez-le avec confiance : des milliers de femmes et de jeunes filles pâles et faibles ont été guéries, vous le savez également. Lisez le témoignage que nous envoie une dame respectable et bien connue dans le village de Gorham, N.H. "Quand j'ai commencé à prendre les Pilules Rouges du Dr Coderre, j'étais malade au lit et sous les soins de deux médecins qui ne pouvaient rien faire pour me guérir. Je ne puis bien préciser ma maladie, car j'avais de douleurs dans tout le corps, toujours étourdie, incapable de respirer et violentes douleurs d'estomac. Une amie m'ayant parlé dans les plus hauts termes des Pilules Rouges du Dr Coderre, je commençai à en prendre. A la première boîte, je ressentis du mieux, alors avec confiance je continuai à en faire usage et aujourd'hui, je suis guérie. Je les ai recommandées à plusieurs femmes et c'est avec plaisir que je vous permets de publier mon témoignage attestant ma parfaite guérison." Mme Frank Dube, Boîte 78, Gorham, N.H.



MME F. DUBE

Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont la plus grande découverte du plus grand spécialiste français pour les maladies des femmes. S'agit-il de vous tonifier, de vous stimuler, de vous rendre la force et la santé ? Alors, prenez les Pilules Rouges du Dr Coderre, elles agissent sur les organes affaiblis, elles donnent du ton, de la force et de la vigueur, elles font le sang fort, riche et pur, elles guérissent les

irrégularités, de toutes sortes, le beau mal, la suppression des règles, les règles douloureuses et abondantes, la leucorrhée, mal de cœur et nausées, douleurs dans la tête, la poitrine, les côtés, le dos, mauvaise bouche, vertige, constipation et irrégularité des intestins, couleur jaunâtre des yeux et de la peau, mains et pieds froids, palpitations du cœur, migraine,

bourdonnement dans les oreilles, accès de chaleur sensations chaudes qui montent à la tête, perte de sommeil, de mémoire. Elles guérissent toutes les maladies de l'âge critique, les pieds, les mains, les jointures et le corps enflé, les maladies du foie, des ovaires, chute de la matrice, prostrations nerveuses. Les Pilules Rouges du Dr Coderre peuvent être prises sans aucun danger, en tout temps, à tout âge et sous toutes conditions.

N'oubliez pas que nous avons à la disposition des femmes malades des médecins spécialistes des plus éminents pour le traitement des maladies des femmes. "Vous pouvez les consulter aussi souvent que vous le désirez, et pour rien." Sans crainte, écrivez leur une description de votre maladie. Toujours les médecins s'empresseront de vous répondre, en vous disant tout ce que vous avez à faire pour hâter votre complète guérison. Toutes lettres adressées au DÉPARTEMENT MÉDICAL, BOÎTE 2306 MONTRÉAL, sont tenues confidentielles par nos médecins. Les femmes qui le désirent peuvent consulter personnellement nos médecins en s'adressant à notre bureau, No 274 rue Saint-Denis, tous les jours, excepté le dimanche, de 10 1/2 heures a.m. à 5 heures p.m. Consultations absolument gratuites. Méfiez-vous des pilules rouges que l'on vous offre à la douzaine, au cent ou à 25c. la boîte. Ces pilules rouges ne sont pas les Pilules Rouges du Dr Coderre, ce sont des imitations. Refusez-les. Un grand nombre de ces imitations contiennent des drogues dangereuses. Rappelez-vous que les Pilules Rouges du Dr Coderre, sont toujours vendues en petites boîtes de bois rondes contenant 50 Pilules Rouges — jamais autrement. Si votre marchand ne les a pas, envoyez-nous 50c. en timbres pour une boîte ou \$2 50 par lettre enregistrée ou mandat-poste pour six boîtes. Nous les envoyons au Canada et aux États-Unis — pas de douane à payer. Adressez : CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, Boîte 2306, MONTRÉAL.

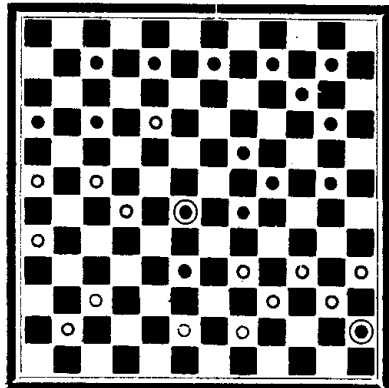
—Sommaire de la Revue des Revues : Avons-nous une noblesse française ? par A. de Boyer (1 gravure) ; Les Lampes, par G. Rodenbach ; La production littéraire dans le monde par F. Lollé ; Les Amies de Chateaubriand par Henry Lapauze ; Les Moujiks, par A. Tchekoff ; L'Architecture des gouttes d'eau (9 gravures), par le Dr Caze ; L'Alliance anglo-américaine (Contre le désarmement) (4 gravures), par A. de Beaumont ; Analyse des Revues ; Caricatures politiques (15 gravures). Prix de l'abonnement par an : Paris et la France, 20 francs ; Etranger (Union postale), 24 francs. Bureau : 12, Avenue de l'Opéra, Paris.

LE JEU DE DAMES

PROBLÈME No 225

Composé par M. C.-E. St-Maurice, fils Montréal

Noirs—16 pièces



Blancs—14 pièces

Les blancs jouent et gagnent

CORRECTION.—Le pion blanc 56 dans le problème No 224 doit être dame. Nous en donnerons la solutions la semaine prochaine.

CONSOMPTION GUERIE

Un ancien chimiste retiré des affaires, reçut un jour d'un missionnaire de l'Est des Indes, la formule d'un simple remède végétal guérissant radicalement et sûrement, et pour toujours, la consommation, la bronchite, le catarrhe, l'asthme et en général toutes les affections lentes. Ce remède agissait également d'une façon radicale sur la débilité nerveuse, sur toute maladie des nerfs. Dans des milliers de cas, les effets de cette médication furent remarquables et rien ne s'oppose plus à ce que la formule soit communiquée à tous ceux qui souffrent. Je me ferai donc un plaisir de la donner avec la manière de l'employer, en allemand, en français ou en anglais, il suffira de joindre un timbre pour la réponse.—Indiquer ce journal en écrivant.—S'adresser à W.-A. NOYES, 820, Powers' Block, Rochester, N.-Y. (Etats-Unis).

OSERAIT-ON LE DIRE ?

Qu'aucun autre remède ait fait autant de bien à l'humanité souffrante que le Baume Rhumal, ce remède souverain sans pareil pour les affections de la gorge et des poumons. 25c. partout.

Le Purificateur Tonique du Sang

Du Dr Lussier

Est une préparation au vin de Sherry, très agréable au goût. C'est le résultat de 30 ans d'expérience et d'observation. C'est le meilleur remède du jour pour toutes les maladies dues à l'impureté du sang. Fortement recommandé. Certificats et circulaires descriptifs soumis sur demande.

La Cie Médicale de Valleyfield Bureau: 44 Banque du Peuple.

LE MONDE MODERNE Grande Revue mensuelle Magazine français convenant à toute la famille. 250 articles et 2,000 gravures, le tout inédit. Pour apprécier son importance, demander, 5, rue St-Benoit, Paris, un spécimen complet, qui sera envoyé gratuitement. Abonnement : un an \$4.00 ; six mois \$2.50 ; trois mois \$1.50 ; un numéro, 30c.

Lecteurs qui voulez être bien renseignés,

LISEZ

LA PATRIE

Ses informations toujours correctes et précises sont puisées aux meilleures sources.

Corsets...

Vous aurez le confort en vous faisant mesurer par nos célèbres corsets Coupe parfaite. Toujours en stock le.

R. G. — P. D. — D. A.

FERRISS, Etc., Etc.

C.-J. GRENIER

2310 Ste-Catherine, Près Mansfield. 1613 Ste-Catherine, 2<sup>e</sup> pte de la rue St-Hubert.



# HOMMES FAIBLES



jeunes et vieux — Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité — faiblesse, impotence, débilité, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.

**PASTILLES Dr. JEAN**

\$1.00 le flacon. Par la poste, cacheté, franc de port  
Seuls dépositaires: **Cie Médicale du Dr. Jean**  
Adresses: B. Poste Boite 187, Montréal, Can.

En vente chez A. DECARY, coin Sainte-Catherine et Saint Denis; B.-E. McGale, 2123 Notre-Dame; C.-O. Dacier, coin Saint-Denis et Duluth; Jos. Contant, 1475 Notre-Dame.

# VICTOR ROY & ALPH. CONTENT

Architectes et évaluateurs

151, RUE SAINT - JACQUES,

CHAMBRE 4 TÉLÉPHONE 2113

**UN PRÊTRE**  
de Rome a TROUVÉ le SECRÈT de GUÉRIR  
de l'ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE  
DYSPEPSIE - MANQUE D'APPÉTIT  
FIEVRES - ÉPUISEMENT etc., avec les  
**PILULES ANTONIO**  
toniques, dépuratives, reconstituantes. 2fr.  
Ph<sup>o</sup> MALAVANT, 19, P. des Deux-Ponts, PARIS  
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DECARY.

# DR BERNIER

DENTISTE

60, rue Saint-Denis,

MONTREAL

# PATENTES OBTENUES PROMPTEMENT

Avez-vous une idée? Si oui demandez notre "Guide des Inventeurs" pour savoir comment s'obtenir les patentes. Informations fournies gratuitement. **MARION & MARION**, Experts. Edifice New York Life, Montréal.  
Bureaux: 1 et Atlantic Bldg., Washington, D. C.

# U. PERREAU

RELIEUR

No 40, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités: Reliure de Bibliothèque. Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Reglage, Etc.  
Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ.  
L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.  
Une visite est sollicitée.

Un prix spécial aux Commurautés

**L'APRÈS-MIDI**  
Photographes  
No 360 RUE ST DENIS  
TEL. BELL 7283 MONTREAL  
- MARCHAND 643 P.O.

# 50 YEARS' EXPERIENCE PATENTS

TRADE MARKS  
DESIGNS  
COPYRIGHTS &c.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through **Munn & Co.** receive special notice, without charge, in the

**Scientific American.**

A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newsdealers  
**MUNN & Co.**, 361 Broadway, New York  
Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.

## Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, C.-P. de Marigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.  
Prix: Une boîte, avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.  
Dépôt général pour la Puissance:

L. A. BERNARD,

1882, rue Saint-Catherine, Montréal



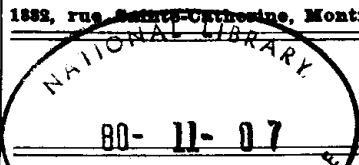
Faussees dents  
SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posée sur de vieilles racines.  
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.  
Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,

20, rue St-Laurent, Montréal.

Tél. Bell 2818.



33133

LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL  
DE LA  
**GRANDE CHARTREUSE**  
EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA:

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltée)

242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal.

# Chapeaux d'Automne

Les meilleurs Fabricants de Chapeaux Anglais et Américains représentés. Stock maintenant complet. Visite sollicitée.

**GENEREUX & Cie,**

No 227, rue St-Laurent.

**SAINTELEHON VIN**  
NATUREL - TONIQUE - RECONSTITUANT  
Recommandé par les Sommités médicales contre  
**Anémie - Chlorose - Epuisement - Phthisie - Grippe - Dyspepsie**  
Véritable Vin - des Convalescents  
LE VIN DE DESSERT DES GOURMETS

# LE CAPITOL



EST FAIT AVEC DES TABACS DE PREMIERE QUALITÉ

# La Saison Des Fourrures

Belles Nouveautés en tous Genres

35 ANS D'EXPERIENCE

# ARMAND DOIN

1584 Notre-Dame

# "La Presse"

TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus fort tirage au Canada, sans exception.

CIRCULATION

**64,846**

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.

... FONDE EN 1828 ...

# LA MINERVE

Journal Quotidien du matin.

ABONNEMENT:

A Montréal ..... \$4.00 par an  
Hors Montréal ..... 3.00 par an

# Le Monde Canadien

La grande revue hebdomadaire

DOUZE PAGES, GRAND FORMAT

Nouvelles, Feuilleton, Agriculture, Etc.

ABONNEMENT,

Un An . . . \$1.00 Six mois . 50c.

Avec le choix sur une collection de chromo-lithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Chapleau, Mgr Lafleche et autres. Voir notre annonce de primes dans le numéro du MONDE CANADIEN de cette semaine.

Rédaction, Administration, Atelier  
35, RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL,